

LE

BONHOMME NOCK

(LE CHEVALIER DE CORDOUAN).

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER ET Cie, 30, rue Mazarine.

LE

BONHOMME NOCK

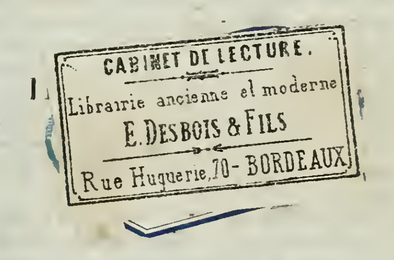
(LE CHEVALIER DE CORDOUAN)

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LES

VIVEURS DE PROVINCE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Tout le monde connaît *les Viveurs de Paris*, l'un des livres les plus populaires et les plus célèbres de notre époque, l'un de ces romans dont le succès a marqué la place à côté des *Mystères de Paris*, des *Mousquetaires* et des *Parents pauvres*. L'auteur de ce chef-d'œuvre nous donne aujourd'hui la suite, ou plutôt la contre-partie de cette magnifique étude des mœurs parisiennes. Après avoir photographié les tableaux changeants et pittoresques de la grande ville, après avoir mis sous les yeux de ses innombrables lecteurs les drames et les scandales de la reine du monde, il va nous initier aux émotions et aux mystères de cette vie de province, bizarre et peu connue, même des provinciaux.

Jamais la plume de l'écrivain, si fécond et si aimé du public, ne s'est montrée mieux inspirée. Tour à tour dramatique, touchante et comique, elle raconte avec un art infini, avec une habileté merveilleuse, les péripéties multiples d'une histoire vraie et terrible, pleine d'intérêt et d'émotion.

Nous croyons pouvoir prédire un succès immense et mérité aux *Viveurs de province*, cet indispensable complément des *Viveurs de Paris*.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ÉLIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois ; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

CHAPITRE PREMIER.

I

Le château de Bibereg (*Suite*).

Nous arrivâmes au château ; mais, au lieu d'entrer par la grande porte, nous laissâmes nos chevaux dans un petit bois à la garde du hulan d'ordonnance, et

quoique le chevalier de Cordouan insistât pour que nous nous présentassions, sans mystère, par l'entrée principale, *monsir le gomde* alla droit à la porte basse pratiquée dans le mur d'enceinte ; puis il ouvrit cette porte avec une clef qu'il tira de sa poche, et nous nous trouvâmes dans le parc de Bibereg-Hostein. Le colonel me plaça en faction à deux cents pas plus loin, et me dit :

— Si tu vois quelqu'un rôder dans les jardins, cours vite au château et viens m'avertir ; je serai chez la comtesse de Bibereg.

A peine le colonel m'avait-il quitté, que je vis (il faisait un peu clair de lune) un homme à califourchon sur le mur du parc, à portée de pistolet de mon poste et du côté du château. Puis, je vis un autre homme le rejoindre, et ces deux hommes sautèrent dans le jardin. Je courus dans la direction qu'avait prise le comte; je me perdis dans les allées qui se croisaient sur ma route; mais, guidé par un bruit de paroles assez animées, je rattrapai le colonel au moment où il attaquait, le sabre à la main, le cavalier que vous m'avez dit être le baron Delmas. Croyant mon maître assailli par les gens de M. Bibereg, je voulus le dé-

fendre et je reçus de vous, *monsir Simon, ce gue fus abelez ein goub te manjeddes... mein gott! ça ne m'a pas vait ti pien di dud, barole t'honnir.*

Enfin vous savez ce qui s'est alors passé. Quand le baron Delmas et vous, *monsir* Simon, avez été partis, le chevalier de Cordouan m'a dit :

— Allez au château, vous préviendrez madame de Bibereg que le comte de Lauzane vient d'être tué dans son parc..... Allez vite.

Moi, je partis; mais, ayant entend du bruit, je me jetai à vingt pas de l'endroit où était tombé le colonel, dans un petit taillis, pour savoir ce qui allait se passer. J'avais toujours peur des gens de Bibereg... *Mein gott!* ce que je devais voir et entendre de ma cachette était bien autrement terrible que ce qui aurait pu m'arriver... Rien que d'y penser, *ch'en ai la jair de bule! Monsir ponhomme Nock, tonnez-moi ein bidid ferre de fin, s'il fous blaid?*

— Allons, bois et parle vite... Qu'as-tu vu, qu'as-tu entendu?

— D'abord, le colonel dit à son officier : Mon cher ami, je suis sûr que je m'en tirerai... L'épée du baron aura glissé sur quelque côte... je me sens des forces... On dirait que je reviens d'un évanouissement.

— Vous croyez ? répondit le chevalier. Allons, espérons-le... Laissez-moi toucher la plaie... Où est-elle ?

— Là, mon ami, sous le téton droit... je voudrais m'en retourner à cheval, je suis fâché que vous ayez envoyé au châ-

teau. Aye, prenez garde, ne touchez pas si fort ma blessure, elle est très-douloureuse.

Le chevalier ne répondit pas, mais je le vis, comme je vous vois tous les deux, sa main gauche étant posée sur la plaie, ramasser, de la main droite, le sabre du colonel, élever la poignée en l'air, et l'enfoncer dans la poitrine du malheureux blessé, qui s'écria d'une voix étranglée par la mort :

— Assassin !... lâche !... misérable !

— Je faillis tomber à la renverse, et j'allais me précipiter sur le meurtrier, lorsque quatre hommes apparurent près de là.

— Au secours! leur cria le chevalier.

Les quatre hommes approchèrent; le chevalier se leva de terre, essuya ses genoux, et dit :

— Hélas! monsieur le comte, un

grand malheur vient d'arriver... Le colonel de Lauzane est mort ! Regardez-le.

Le comte (c'était le comte de Bibereg) fit éloigner ses gens, prit le chevalier par le bras, après avoir bien examiné le cadavre, et l'attira près du taillis où je me faisais aussi petit que possible, tout en retenant ma respiration. Alors j'entendis ce bout de conversation :

— Je suis désespéré de cet évènement, monsieur, mais je dois en même temps vous exprimer le double étonnement

dans lequel il me plonge. J'attendais chez ma femme le galant dont j'avais juré de me défaire. Une lettre anonyme m'avait, depuis plusieurs jours, mis sur mes gardes. Cependant, je ne savais pas le nom de l'homme qui me déshonorait, et j'étais loin de penser que le colonel de Lauzane fut ce larron d'honneur. J'étais encore bien plus éloigné de soupçonner que vous, un ami, souvent mon obligé, vous prêteriez la main à une pareille intrigue. Qui donc s'est ici chargé de ma besogne? Expliquez-moi et votre rôle dans cette tragique aventure et la mort du comte.

— Le destin a de singuliers caprices,

répondit le chevalier : je suis votre ami, quoique vous paraissiez en douter en ce moment. Mais, hélas ! j'étais aussi l'ami de ce malheureux jeune homme ! (nos deux familles sont étroitement unies depuis deux siècles). J'étais son confident ; je savais qu'il éprouvait pour madame de Birebercg une invincible passion, et, comme ma conscience souffrait des mystérieux aveux dont j'étais dépositaire ; comme il m'était odieux de m'employer à favoriser, sinon par des complaisances, au moins par mon silence, de trop coupables relations, j'imaginai d'y mettre un terme par un stratagème qui vient d'aboutir à la plus horrible

catastrophe. La lettre que vous avez reçue, monsieur, c'est moi qui l'ai écrite.

— Vous ?

— Moi-même. Inutile d'ajouter que, comptant accompagner le colonel, je ne vous l'aurais pas livré. Vous voyant arrivé tous les deux, vous n'auriez pas pensé un seul instant que le galant dénoncé ma lettre était ce prudent cavalier se présentant, avec escorte, à un rendez-vous.

Je devais prendre prétexte de votre rencontre au château pour obliger madame de Bibereg à rompre cette fatale intrigue.

Je lui aurais montré votre menaçante jalousie, armée déjà de soupçons implacables, et j'aurais réussi, j'en avais du moins l'espérance, à faire naître ou des remords ou une terreur salutaire dans l'âme de la comtesse. Votre légitime jalousie eût fait le reste... Vous auriez certainement dépaysé madame de Bibereg ; Lauzane eût été sauvé, votre femme

n'en eût peut-être été que plus aimée de vous-même, car, une lettre anonyme, on la brûle, on la méprise, on l'oublie. J'employais donc un moyen violent sans doute, mais assez neuf et de succès infaillible. Mais que l'homme est loin de savoir prévoir !... A peine entrions-nous dans ce parc (Lauzane s'est obstiné, malgré moi, à ne pas se présenter à la grande porte), que deux personnages sont tombés pour ainsi dire à nos pieds, après avoir escaladé le mur d'enceinte. Nous les avons pris pour des malfaiteurs, et nous ne nous sommes pas trompés, car ils nous ont assailli l'épée au poing.

Je n'avais pas eu le temps de dégaîner

que le colonel roulait sur le sable, frappé d'un coup mortel... Pauvre Louis ! pauvre ami, qui consolera ton père, ta mère, ta sœur!... Hélas, c'est moi qui ai tranché tes jours !

— Je conçois votre douleur, monsieur, mais vous me permettrez de ne pas y compatir. M. de Lauzane a eu le sort réservé aux coureurs d'aventures galantes... puisqu'il est mort, je consens à le plaindre, c'est tout ce qu'un chrétien peut faire. J'accepte sans examen vos excuses, vos explications ; je veux croire

à vos bonnes intentions... restons-en-là. Vous voudrez bien ne pas trouver mauvais que désormais toutes relations entre nous cessent. Madame de Bibereg ne paraîtra plus dans le monde, et je vous sais gré de m'avoir éclairé, à tort ou à raison, sur sa criminelle conduite. Quant aux consolations auxquelles a droit la famille de Lauzanne, nul mieux que vous ne saura s'y employer. Mademoiselle de Lauzane devient, par la mort de son frère, l'une des plus riches héritières de France... Celui qui l'épousera sera vraiment un opulent seigneur... Une balle ou un coup de sabre aura tué, demain, en bataille rangée, le colonel des

hulans de l'archiduc Charles... Tel est le bruit que, pour mon honneur et votre propre satisfaction, je vous engage à répandre. A cette condition, monsieur, je vais faire porter, par mes gens, ce cadavre dans le petit bois qui longe mon parc... C'est là que vous le retrouverez... Veuillez recevoir mes adieux et mon congé!

M. de Bibereg appela ses valets, leur donna ses ordres et disparut. Les laquais prirent le cadavre du colonel et le portèrent dans le bois où nous avions laissé

nos chevaux. Le chevalier de Cordouan quitta le parc en tête de ce lugubre convoi éclairé par les pâles rayons d'une lune qui semblait nous regarder tous à travers les nuages et les grands arbres avec la figure du diable.

—Et toi, s'écria Nock, tu n'as pas eu le cœur de te jeter à travers toutes ces abominations pour saisir au collet l'assasin ?

— *Monsir mein quiêr il vaisaid dig dag*

comme ein grosse mulin... Mein gott! chamais ch'afre édé blis bêde que ce chur là! Quand tout le monde fut parti, j'eus envie de courir au château raconter ce que je savais; mais je pensai que cela ne ferait pas revenir le mort; qu'on ne me croirait pas; que M. de Bibereg était sans doute en train de battre sa *bidide montame*, que je serais mal reçu, et peut-être bien cogné. mon bras blessé était lourd; j'étais couvert de sang... Je battis en retraite. La petite porte, toujours ouverte, me livra passage, et je me mis à courir. Je vis de loin les gens du comte qui revenaient de porter le colonel dans le bois; je cherchai mon cheval; il avait disparu et je

me mis à la recherche de mon chemin pour rentrer dans mon bivouac.

Après une demi-heure de tatonnements, je tombai dans une patrouille d'infanterie française et fus fait prisonnier. Transféré à l'ambulance, on m'y soigna très-bien... Cependant, aussitôt que je le pus, je m'échappai et je rejoignis mon régiment de hussards de Brunswick, d'où je suis passé, après Waterloo, aux hussards de Brandebourg.

— Qu'est-ce que cela nous fait, tes

passages et les repassages! interrompit Nock... Sais-tu encore quelque chose sur le chevalier de Cordouan ?

— J'ai cherché à me rappeler où j'avais dû connaître ce monsieur à petites moustaches, qui vous a fait, ici, une visite... C'était bien le chevalier de Cordouan... mais je ne l'avais vu que la nuit, à la clarté des étoiles... le souvenir de ses traits flottait dans ma mémoire, et si vous ne m'aviez pas brusquement rappelé l'histoire du 26 août, *monsir* Simon, l'assassin m'aurait sans doute échappé... mais je le tiens, *mein gott*! ce *filain homme*!

— C'est moi qui le tiens ! s'écria Nock. Allons, après, va toujours.

— *Abrès, monsir, c'est vini ; c'est pien assez gomme ça, che grois.*

Le lendemain, on s'est beaucoup battu tout autour de Bibereg. Le château a été démoli et incendié par les obus.

— Et tu fréquentes une clique comme ce Cordouan ? répondit Simon à Nock qui riposta aussitôt :

—Tu la connais bien, toi, c'tte clique.

— Je ne l'ai jamais vu, ton chevalier... je lui dois deux termes, mais... voilà tout... et il sera lestement payé.

— Quelle merveille que la Providence! reprit Nock : il n'y a au monde entier que deux témoins de ce crime abominable, et ces deux témoins se trouvent côte à côte, ici, dans ma brasserie... Ah! l'enfer n'est pas une invention, et encore doit-il y faire rudement chaud pour certaines

gens. Qu'est-ce que tu conclus de tout ça, toi Simon ?

— J'en conclus que le comte de Bibereg a deviné la chose. Le Cordouan épousera la sœur du colonel de Lauzane, devenue riche à milliasses de millions....

— Mais non, mais non... il ne l'épousera pas... elle en a épousé un autre... Ah ! tonnerre ! quelle idée !... quel coup de foudre.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Simon... te voilà pâle comme une statue.

— Ce qui me prend, ce qui me prend... tu vas le savoir. . Friedrich, mon chapeau, ma canne... Madame Kiefer... je sors. Tu vas venir avec moi, toi, Simon. Laisse ton petiot à ma'me Kiefer... Friedrich, garde la maison... Allons, viens-t'en, Simon, viens donc... Tu n'as pas de nerf.

— Mais, où allons-nous?

— Est-ce que je sais... chez le ministre de la police, chez le marquis de Lauzane?... non, chez l'assassin, le Cordouan .. Mais où demeure-t-il? où demeure-t-il? mon Dieu!

— Dans ma maison.

— Ah? tu me sauves... Parlons, partons!

— Mais enfin, as-tu bien ta tête?

— Si je l'ai!... Mais oui, puisque j'y sens une idée qui me brûle comme un fer chaud, mais oui, puisque je lis dans l'avenir!... Ne devines-tu pas qu'on m'a pris mon enfant, mon pauvre enfant?... On l'a enlevé; faut que je le retrouve avant qu'ils l'aient dévoré.,.

Simon regarda madame Kiefer avec pitié, il sembla lui dire :

— Le Pauvre homme devient fou!

Nock demeura un instant indécis, les

bras croisés, le visage enflammé, le front rêveur... Tout à coup, il saisit Simon par les épaules et le lança dans la rue, où il le suivit, en disant :

— Vois-tu, mon ami ? je l'arracherais de l'enfer, quand j'y devrais rester pour y être descendu.

— Qui ça ? demanda Simon.

— Halte ! cria Nock à un fiacre qui

passait. A l'heure, mon garçon... quarante sols si tu marches mal... vingt francs si tu détales.

— Où allons-nous, bourgeois ?

— Simon, donne ton adresse... Non, non, il y a un être là-haut, vois-tu ? mon pauvre Simon, continua Nock, lorsque le fiacre fut reparti, un être qu'on ne connaît pas assez, et sur lequel je compte, moi... il s'appelle le bon Dieu... Ah ! faut arriver à y croire et j'y crois !...

Qu'est-ce que voulez vous ?... aussi va-t-il me donner un bon coup de main... rue Mazarine, puis à la police, puis à Saint-Cloud, puis aux fins fonds de la terre, dessus, dessous, partout!..... Nom de nom! ce fiacre ne marche pas!

— Il est fou, décidément fou! pensa Simon en écoutant marmotter son vieux camarade. Pauvre Nock! pauvre bonhomme! »

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

La chasse au Cordouan.

Simon, qui étudiait le visage de Nock pendant que le fiacre roulait avec rapidité vers la rue Mazarine, remarqua avec joie que le mouvement opérait une heu-

reuse diversion sur le cerveau enflammé de son vieux camarade.

— Tu peux te vanter de m'avoir fait peur, toi! dit-il d'un ton doucereux.

— Tu as de la chance si tu en es quitte pour la peur, répondit Nock, redevenu sombre.

— Bon! vas-tu recommencer?

— Recommencer, quoi?

— A dire des bêtises donc... Diable me brûle! tout à l'heure tu avais l'air d'un fou, et j'ai cru que tu en tenais.

— Ça pourrait bien venir... Oh! mais non... j'ai trop de besogne dans ce moment. Après, je ne dis pas... à la volonté de Dieu !... Qu'est-ce que ça me fera donc de devenir fou, de mourir avec la camisole! Mourir! je m'en soucie comme de ça... s'écria Nock en faisant claquer l'ongle de son pouce contre l'une de ses dents. — Quand j'aurai sauvé mon enfant, je m'en irai de ce monde en chantant, et d'une si jolie voix qu'on m'ap

plaudira de partout, ni plus ni moins qu'un rossignol.

— Allons, allons, vieux Nock, du calme, vingt pipes!... du calme... tu te bats les flancs comme un conscrit... ça m'afflige. Qu'est-ce que tu me racontes, avec ton enfant que tu veux sauver? Si c'est du lieutenant Delmas que tu parles, il est de taille et d'âge à se sauver tout seul...

— Je t'ai connu fort sur la trompette, interrompit Nock, mais pour les idées tu

n'es guère malin. Comment ! tu n'as pas encore vu clair aux tripotages de ce chevalier de malheur, de ce scélérat de Cordouan ?

— Paris est plein d'intrigants, mon bon... Ce chevalier d'industrie nous aura joués tous les trois, madame de Mont-Ville, toi et moi...

— Et mon pupille Delmas ! pour qui donc le comptes-tu ?

— Qu'est-ce qu'il lui a dit, qu'est-ce

qu'il lui a fait, qu'est-ce qu'il lui a pris, à ton pupille ?

— Tu as compris que ce Cordouan du diable a assassiné le colonel de Lauzane pour avoir sa grosse part d'héritage en épousant sa sœur... hein !

— Oui... ça c'est clair comme eau de roche... après.

—Eh bien ! qui peut savoir les projets d'un pareil gredin ? il aura certainement

appris que mademoiselle de Lauzane a aimé, dans le temps, l'an dernier, mon pauvre enfant, Paul Delmas. Alors, il aura eu c'tte imagination de faire croire aux Lauzane que le commandant Delmas était le meurtrier du colonel. De là, impossibilité morale de marier mes jeunes gens. Tu saisis ça ?

— Oui, après ?

—Après, la demoiselle, conseillée par le bon Dieu sans doute, a épousé un certain comte de Verneil, et le Cordouan a

eu son pied de nez. Mais s'est-il avoué battu pour cela ? Non, car il a entrepris mon pupille depuis trois jours. Il est venu le chercher jusque dans ma brasserie, où il nous a raconté toutes sortes de balivernes, de menteries, de trahisons. Jamais araignée n'a filé une toile plus serrée... Il m'a embobiné, pour mon compte, que j'en serais malade de honte, si j'avais le temps de me mettre au lit. Il a bavardé avec le lieutenant, et lui a fait croire que son ancienne fiancée, mademoiselle de Lauzane, aujourd'hui comtesse de Verneil, l'aime toujours à la folie ; qu'elle va devenir veuve, attendu que le comte, son mari, est poitrinaire jus-

qu'anx dents... Tu comprends ce que ce mot là veut dire « veuve » ; c'est un mot sinistre, horrible ; c'est comme une piqûre de serpent... Il révèle une machination diabolique, épouvantable... c'est l'arrêt de mort du comte, qui n'est pas plus poitrinaire que toi et moi, entends-tu bien ? Si la comtesse devient veuve, il est clair comme le jour que son mari sera tombé sous les coups du Cordouan, et Paul, mon enfant, subira le même sort, si ce n'est pas déjà fait, mon Dieu ! car il est tout aussi gênant que le comte de Verneil.

— Je saisis tout ça, interrompit Si-

mon ; mais, saperlotte ! on ne se défait pas aisément de deux hommes en temps ordinaire.

— Est-ce que nous sommes dans un temps ordinaire ? pauvre innocent ! est-ce que les Français ne sont pas en train de se massacrer, de se guillotiner, de se fusiller, de s'emprisonner pour un oui et pour un non ?

— Bah ! tu t'exagères les choses...

— Laisse-moi mettre la main sur ton

chevalier, interrompit Nock en faisant craquer les doigts de sa main terrible... et tu verras comment je m'y prends pour tirer la vérité d'un gosier bourré de mensonges.

— Ainsi, tu vas t'expliquer avec ce coquin-là ? demanda Simon.

— Ah! oui, que je m'expliquerai!... Tu seras témoin, ouvre l'œil.

— Et si nous ne le rencontrons pas chez lui ?...

— Nous l'attendrons... Oh! il ne m'échapperas pas, j'en fais le serment!

— Halte! cria Simon au cocher, nous sommes arrivés.

Nock n'attendit pas que le fiacre fût arrêté, il poussa violemment la portière, et sauta sur le pavé.

— Laisse-moi parler au concierge, dit Simon, je suis connu; mes questions pa-

raîtront plus naturelles que les tiennes, dans le cas où notre homme aurait défendu sa porte.

— Fais vite, alors.

— Père Chiflard? demanda Simon en entrant seul dans la loge du concierge. V'la une belle journée pour le jour d'aujourd'hui.

— Une belle journée! m'sieur Simon, ça dépend ; le ciel est bien barbouillé,

qu'on le dirait même assez malpropre... y a de la brouillasse dans l'air...

— D'accord, mais je parle par *hyperboles*, voyez-vous, ancienne façon des vieux Egyptiens qui ont connu les Pyramides, le Nil et ses *corcodiles*..... Les musulmans, mamelouks et bédouins, sauf vot' respect, ça parle toujours, par *hyperboles* et *mataphores*. . pour joli, c'est joli; mais c'est toujours long et pas souvent clair.

— C'est égal, vous causez bien, vous, quand vous vous y mettez.

— Oui. On dit comme ça que quand z'un homme perd z'un œil, l'autre œil y voit mieux, et que finalement y a toujours un n'importe quoi de la carcasse qui profite des déchets de notre individu. J'ai perdu z'un bras à Dresde, et, depuis lors, voyez-vous? toute la force que j'avais dans la main gauche m'est passée dans la langue...

— C'est peut-être bien possible, sans vous flatter.

— Et que si je perdais la main droite ..

— Ah! fichtre! vous ne pourriez plus couper ni coudre.

— Pour lors, je me ferais avocat... ma fortune serait dans ma bouche..... Dites donc, faudrait, dans ce cas, du mérite, hein ! pour n'être pas *z'un mange-tout*.

— Êtes-vous aimable, m'sieur Simon ! l'êtes-vous !

— A propos de fortune... savez-vous que mon affaire va sur des roulettes ?

— Vot' place ?

— Eh donc! c'est pour ça que je trouve la journée belle malgré le brouillard.

Oui, mon cher monsieur Chiflard, je viens d'apprendre qu'avant huit jours, je serai placé... Nous en boirons *zun* de canon ce jour-là... et à douze... pas du bleu, du vrai rouge.

— Je vous fais bien des compliments...

— C'est à ce bon chevalier de Cor-

douan que je dois çà... On ne me l'a pas dit, mais j'en suis sûr..... aussi, faut que je monte tout de suite le remercier.

— Il est sorti.

— Ah bah !

— Depuis *à ce matin*...

— Ben sûr ?

— De vrai... tiens! pourquoi est-ce que je vous le dirais si c'était pas exact?

— Où donc est-il allé de si bonne heure? C'est contre son habitude.

— Je ne sais pas... Attendez... le jockey m'a parlé de Saint-Cloud, je crois.... Oui, oui.

— Bernique! c'est trop loin, j'attendrai son retour... A quelle heure, au juste, sera-t-il rentré? Le savez-vous?

— Entre cinq et six, pour sa toilette infailliblement.

— Merci, père Chiflard... Faites-moi l'amitié de dire à ma femme qu'elle aille chercher le petit rue de Vaugirard, 89, à la brasserie du bonhomme Nock... moi, je dîne en ville avec des pays.... mais je reviendrai entre cinq et six.... Au revoir.

— J'ai failli entrer dans la loge et y tout casser, dit Nock à Simon... Tu jacasses comme une vieille femme.

— Faut respecter les portiers, mon cher; *c'est* des gens susceptibles; rien ne les flatte plus que la conversation des gens comme il faut.

— Bavard!... Enfin, le Cordouan y est-il, oui ou non?

— Zéro! mais nous l'aurons dans la journée .. il est allé à Saint-Cloud.

— Partons pour Saint-Cloud.

— Ce sera beaucoup de temps perdu, si vous vous croisez en route. Je te conseille plutôt de venir avec moi chez madame de Mont-Ville.

— A quoi cela nous avancera-t-il?

— Madame de Mont-Ville connaît particulièrement celui que nous cherchons; elle est très-certainement sa dupe, plus que toi peut-être. En outre, elle m'a paru liée avec le lieutenant Paul, puisque hier, pas plus tard, ils sont venus chez moi ensemble et bras-dessus, bras-dessous.

— Tu as raison; elle nous donnera des nouvelles du petit... Est-ce loin?

— Rue Garancière.

— En route, donc! mais ne va pas causer chez le concierge, comme tu viens de le faire ici.

Nock et Simon descendirent au n° 7 de la rue Garancière. La cour de cette froide maison leur parut animée d'un mouvement singulier. L'écurie et la remise

étaient ouvertes à deux battants; point de chevaux aux rateliers, point de voiture dans la remise. Quelques commères du voisinage péroraient près de la loge du portier, en compagnie de domestiques embarrassés de leurs loisirs. La maison, en un mot, offrait l'aspect de ces logis abandonnés de leurs maîtres, et signalés par quelques sinistres à la curiosité des badauds.

Nock et Simon arrivèrent droit au concierge.

— Madame de Mont-Ville, s'il vous

plaît ? demanda Simon au Bas-Breton Pernïc, dont le visage mélancolique attestait une vague mais chagrine inquiétude.

— Ah ! monsieur, répondit le digne serviteur, nous apportez-vous de ses nouvelles ?

— Je viens vous demander si nous pouvons monter chez elle ! riposta Simon en jetant un regard assez effaré sur Nock.

— Mon Dieu, oui, que vous pouvez y monter, s'écria une des commères..... On se promène là-haut comme à Longchamps.

— Hein! fit Nock.

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à madame? reprit vivement Simon.

— J'espère bien que non, répondit Pernic, cependant je n'ose pas m'y fier..... on dit comme ça tant de choses!...

— Quoi donc ?

— Des bêtises!... Madame, voyez-vous? est partie dans la nuit pour Saint-Cloud avec Mathieu, son cocher, la calèche et les deux normands... Eh ben! rien de tout cela n'est revenu, ni madame, ni Mathieu, ni la calèche, ni les normands, et puis madame la baronne de Sainte-Adresse, — la tante à madame, — s'est embarquée pour la campagne ce matin... et en fiacre!... et puis, de tous les messieurs qui venaient ici, un seul s'est présenté pour savoir des nouvelles des maîtres; c'est le bon monsieur Blandin.

Il nous a dit qu'on commettait bien des crimes, la nuit, dans la banlieue, de sorte que.... nous sommes tous là, les domestiques et les voisins, à nous demander si notre chère dame n'a pas eu une mauvaise idée de se lancer, comme ça, sur la route de Saint-Cloud, la nuit, la nuit dernière surtout qu'était si noire.

— Qu'est-ce que c'est que monsieur Blandin? interrompit Nock.

— Oh! celui-là, la perle des hommes,

un vrai grand seigneur... Vous ne le connaissez pas?

— Parbleu, si je le connais! Il a une fine taille, des cheveux blonds bouclés, il n'est pas plus grand que vous.... il a la vue basse et parle sucré comme une jeune fille.

— Juste... eh bien! ce pauvre cher monsieur est affreusement triste. Il ne comprend rien au voyage de madame la baronne, rien à l'absence prolongée de

madame de Mont-Ville. Il est venu deux fois, ce matin, savoir s'il y avait du nouveau, et il nous a dit que c'était bien contre son idée, à lui, qu'elle s'était obtinée à partir pour Saint-Cloud.... vu qu'il s'est efforcé de l'en empècher jusqu'au moment où elle est montée en voiture... Ah! mon Dieu! c'tte pauvre chère dame Adeline!...

— Adeline! interrompit Nock... Quelle est cette Adeline?

— Madame Adeline de Mont-Ville, no-

tre bonne maîtresse... une si sainte femme, Dieu du ciel !..... Heureusement qu'elle avait passé deux heures à Saint-Sulpice hier, dans la soirée... Au moins, s'il lui est arrivé quelque accident, elle n'aura pas été prise au dépourvu, c'tte chère amie des anges !

CHAPITRE TROISIÈME.

III

La chasse au Cordouan. *(Suite.)*

— Je vous remercie, dit Nock avec brusquerie.

Puis, se tournant vers Simon :

— Partons... Viens vite.... j'ai à te parler.

Lorsque Nock et Simon furent, de nouveau, installés dans leur fiacre, Nock cria au cocher qui, penché sur son siége, demandait son chemin :

— A Saint-Cloud, mon garçon... Va bon train, et je te promets que tu auras gagné ta journée.

— Tu as tort de t'entêter à faire cette

course, dit Simon ; nous manquerons le chevalier.

— Que non ! nous ne le manquerons pas. Ce n'est pas après lui que je cours dans ce moment... Lui, je l'attraperai sans courir, retiens bien ce que je te dis là. Le plus pressé, c'est de r'avoir mon petit Paul... Nous pateaugeons dans un drôle de gâchis, mon vieux... nous sommes dans la saleté jusqu'au crâne. Mais, c'est égal, je commence à me débarbouiller... Dans ce moment, je m'essuie les yeux pour y voir plus clair... Tu ne te doutes de rien, toi... non, parole

d'honneur, t'as une manière de flegme qui ferait rire un Anglais... il te tomberait une maison devant le nez, que tu marcherais dessus... On peut te dire tout ce qu'on veut... il n'y a pas de danger, tu gobes tout... Tiens, tu ressembles au capitaine Michaux... une bourrique brave comme un lion; mais après ça, plus rien... Bonsoir, messieurs et dames !

— Ah çà! tu vas avoir fini avec tes politesses?

— J'ai bien le droit de verser ma bile,

peut-être! et ça serait drôle tout de même, si tu te fâchais... J'ai besoin d'injurier quelqu'un, moi!...J'ai le sang qui me monte aux tempes... J'ai la force de vingt-cinq chevaux, tant mes nerfs sont malades... Laisse moi t'apostropher... ça me soulage.

— Dès que c'est pour te rendre service, abîme moi, je le veux bien... dis-moi tout de suite que je suis une bête, un gredin, une canaille; ne te gêne pas, pousse ta pointe, va de l'avant, charge à mort... appelle-moi Cordouan pendant que tu y seras.

— Non, mon vieux, mais tu n'a pas plus de tête que de bras gauche, et je vais te le prouver... ça ne sera pas long. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Blandin dont nous a tant parlé ce jocrisse habillé de noir de la rue Garancière que tu appelles un concierge?

— C'est monsieur Blandin, pardienne! je ne le connais pas autrement.

— C'est ton assassin de chevalier, tu ne t'en serais pas douté, hein!

— Dam ! pourquoi veux-tu qu'on l'appelle Blandin, rue Garancière, tandis qu'il se nomme le chevalier de Cordouan, rue Mazarine?

— Nous saurons cela plus tard avec d'autres infâmies, je le crains. Autre question : — Tu connais bien madame de Mont-Ville, n'est-ce pas?

— Pour ça oui... comme ma poche.... mais je me trompe, c'est elle qui la connaît, ma poche; elle l'a si souvent remplie.

— Pas tant de conversation, si ça ne te fait rien... parlons peu et bien. Tu la connais, ta grande dame?

— Oui.

— Quel âge a-t-elle à peu près!

— Elle doit avoir quelque chose comme vingt-trois ou vingt-quatre ans, mais pas plus et peut-être moins.

— Ses cheveux sont noirs ?

— Comme l'aile d'un corbeau, comme ses yeux qui doivent donner à la jeu-cesse des...

— Je ne te demande pas tout ça... Est-ce qu'elle n'est pas d'habitude un peu pâle?

— Oui, mais on voit courir le sang sous la peau... Ah! j'adore c'tte pâleur, moi, ça me fait penser aux filles de Milan... t'en souviens-tu?

— Eh bien! beau trompette, sais-tu ce que c'est que madame de Mont-Ville?

— Ah çà mais! nom de nom! t'es toqué, mon pauvre vieux, fortement toqué! répondit Simon. Madame de Mont-Ville est une sainte... C'est l'amie des anges, qu'on l'appelle dans son quartier... Elle n'est connue que sous ce nom-là.

— Oui dà! Alors je vais lui en donner un autre, moi : la madame de Mont-Ville est une sainte si tu veux, mais une sainte-n'y-touche ; c'est Adeline Villemont qu'elle se nomme.

— Nock, arrête-toi... Des bêtises tant

que tu voudras, bon! Appelle-moi vieux serin, marche-moi sur les pieds, bouscule-moi, chambarde-moi... très-bien; si ça te fait plaisir, ça me va... Nous revenons d'un temps où chacun de nous a fait ses preuves... Voilà qui est dit... mais ne va pas t'amuser à décoiffer ma bienfaitrice, à blasphémer contre la charité en personne; tu me ferais oublier les vingt ans que nous avons passés ensemble dans l'univers... T'es fort comme le cheval d'Henri IV qu'est sur le Pont-Neuf, je suis manchot et invalide, ça ne m'empêcherait pas de te sauter aux yeux... Allons, sapristi! sois calme. Parce qu'on t'a caché ton pupille, tu te

mets à insulter le bon Dieu!... Voyons! si je me fâchais comme toi, ça ferait un drôle de vacarme dans ce fiacre!... Les chevaux s'arrêteraient ou prendraient le mords aux dents.

— Tu ne te fâcheras pas, répondit Nock qui avait froidement écouté cette tirade, parce que tu es un honnête homme et que ma douleur te fera plus de pitié que de mal, après tout. Entre nous les paroles ne blessent pas... tu as été la dupe de madame de Mont-Ville...

— Allons donc! drôle de dupe... je n'ai reçu d'elle que des bienfaits.

— Ces bienfaits vont nous être expliqués. Je te répète que ta sainte se nomme Adeline Villemont et que, si j'en crois ce que m'en a dit le lieutenant Delmas, c'est, en outre, une pas grand'chose. Ne te trémousse donc pas tant; tu sautes comme une carpe, qu'on dirait que je te fais frire au beurre... Laisse-moi parler, tu répondras à ta guise. Paul a bien connu cette Adeline, puisqu'il a reçu pour elle, l'an dernier, un coup d'épée terrible. Et voilà que hier, subitement, sans rime ni raison, mon pauvre cher Paul accompagne jusque chez toi cette femme avec laquelle il est au mieux, lorsque, pour sûr, elle lui faisait hor-

reur la veille... et cette femme est une amie intime de monsieur de Cordouan, et monsieur de Cordouan est un lâche assassin qui cherche à se débarrasser du comte de Verneil aussi bien que de mon pupille, et le Cordouan se cache dans Paris sous deux noms, tout comme ton amie des anges... Et tu ne vois pas clair dans tout ça!... mais c'est la forêt de Bondy que la rue Mazarine et la rue Garancière!...

— Je te demande un peu, interrompit Simon légèrement ébranlé, où tu as pu

prendre que madame de Mont-Ville porte un faux nom?

— D'abord, le petit nom est le même *Adeline*... et d'une. Ensuite, Mont-Ville, c'est Villemont retourné, rafistolé, *rapiesté*...

— Tiens! s'écria Simon tout ébaubi : Villemont... Mont-Ville; c'est, en effet, le même nom qui aura bien pu faire la contremarche.

— Ah! ah! tu commences à allumer

tes quinquets, c'est fort heureux! et puis, vois-tu, vingt-trois ans, cheveux noirs, teint pâle, peau diaphane, comme dit le baron... c'est le portrait de mon Adeline, qui était, en 1814, une espèce de gueusarde pendue aux bras des officiers russes et allemands, dînant de frédérics et soupant de roubles...

— Pouah! s'écria Simon, que le souvenir de l'invasion vint saisir à la gorge : — Ne dis donc pas de ces malpropretés-là.

— Tu vois bien que nous y sommes en

plein dans la gâchis. Maintenant, calcule tout ça, et dis-moi si je ne dois pas trembler. Le baron est parti, ta Mont-Ville est partie, le Cordouan parle de crimes commis sur les grandes routes...

— Fichtre! tu m'en fais suer, de ces rasoirs!

— Eh bien! j'ai encore une espérance... mon pauvre Paul aura été lancé après c'tte Adeline comme un limier

après une biche. La biche pique sa pointe, le limier suit, et, pendant ce temps, le Cordouan tripote à Saint-Cloud ses abominations. Mon pupille est *dindonné*, c'est vrai, il perd madame de Verneil, il revient furieux de sa chasse, mais enfin il en revient... *Qu'est-ce que voulez-vous?* le bonhomme Nock ne demande que ça...

Le vieux brave laissa tomber ces derniers mots avec une adorable douceur, qui était comme l'écho affaibli d'une ardente prière.

— Sais-tu bien Nock, reprit Simon, que t'est devenu diablement fort?... Je ne t'ai pas connu comme ça, moi. Jadis, tu n'étais pas plus malin que nous tous...

— Je n'avais pas besoin, alors, de penser et d'agir pour deux... Je n'étais pas père...

— Finalement, le commandant Cogne t'a confié son fils, mais il n'a pas pu faire passer son sang dans le tien. Le lieutenant n'est pour toi qu'un enfant d'adoption.

— Oui, je l'ai adopté par serment, devant Dieu et devant la mort... Quelle scène, mon ami, quelle scène! Je vivrais des milliers d'années, que je n'oublierais ni un mot, ni un geste de ce grand et fier soldat. Je te raconterai tout cela plus tard. J'ai donc fait serment de veiller sur Paul, de le préserver de tout danger, de mourir pour lui s'il le fallait..... J'ai juré ça, mon vieux Simon, sur ma croix et sur l'aigle du régiment, la nuit, dans les champs fauchés et lugubres de Waterloo... La bataille était perdue, le canon ne tonnait plus que de loin en loin, comme pour sonner le glas des morts couchés dans la boue, et les sain-

les funérailles de notre orgueil... Ah! *qu'est-ce que voulez-vous?* ne parlons pas de ça... j'ai juré, je tiendrai parole jusqu'au bout... Voilà que nous entrons à Saint-Cloud... Tant mieux... dans quelques minutes tu vas avoir de l'agrément.

— Pas de folies ! hein ? Songe que nous avons encore la chasse au Cordouan... C'est ça un laid gibier...

— Sois tranquille... puisque je suis un bonhomme...

— Oui, murmura Simon en regardant

la face empourprée du colosse : un drôle de bonhomme ! Où donc est le second qui, avec toi, ferait la paire.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Où le diable cesse d'être de la partie.

Nous devons retourner pendant quelque temps sur nos pas pour aller, comme Nock et Simon, à la recherche de Nicolas Nicolle, cet ancien camarade de chai-

ne de Désiré Chambly, qui portait avec tant d'aisance et d'insolence le titre et le nom de chevalier de Cordouan.

Bouleversé de fond en comble, depuis 1789, par de tragiques convulsions, la société parisienne s'offrait d'elle-même en quelque sorte, à l'exploitation de certains bandits qui, après avoir volé des titres de familles éteintes, se présentaient effrontément pour réclamer, au nom de leurs aïeux, des priviléges de race. Le chevalier ds Cordouan (Nicolle), et le comte de Sainte-Hélène (Cogniard) furent, à peu près à la même époque, les

coryphées de ce singulier genre d'industrie.

Cogniard s'était fait nommer lieutenant colonel d'un régiment de ligne, en profitant de l'aveugle empressement avec lequel le gouvernement abandonnait aux solliciteurs les décorations et les emplois; Nicolle, plus ambiteux, visait, nous le savons, à la fortune du marquis de Lauzane et au portefeuille de secrétaire d'Etat (1).

(1) Cogniard, chacun le sait, fut reconnu et dénoncé, pendant une parade sur la place Vendôme, par ûn galérien évadé comme lui. Ce personnage, fameux dans les annales criminelles, est mort au bagne dans un âge avancé.

A l'heure convenue pour son rendez-vous avec Mandel son complice, Maurice de Cordouan (nous lui conservons ce nom par habitude) se présenta dans l'antichambre du secrétaire général de la police. Ce fonctionnaire, homme de zèle et de dévouement, écouta avec grand soin les graves révélations qui lui étaient faites, et, sans attendre le moment fixé pour son travail avec le ministre, il alla porter à S. Exc. l'heureuse nouvelle de ce vaste complot qu'un simple signe de télégraphe devait faire avorter.

Maurice et Mandel furent comblés d'é-

loges, et se retirèrent après avoir de nouveau fourni les plus minutieux détails. On leur fit de superbes promesses, et le ministre, dans un accès de générosité, leur offrit à titre de prime, en leur recommandant un silence absolu, une somme d'argent considérable. Mandel, esprit positif et cupide, tendit aussitôt la main ; Maurice, en habile coquin, bien pénétré de son rôle, refusa net, et fit mine de gentilhomme exclusivement occupé du salut de la monarchie.

Le ministre se tut sur l'usage qu'il comptait faire de ces pressantes et précieu-

ses dénonciations. Il promit à Mandel et à Maurice que leurs noms ne seraient pas prononcés dans le procès qu'allait soulever cette grosse affaire ; il les autorisa à user comme bon leur semblerait de leur liberté, parconséquent à s'expatrier momentanément, pour tromper leurs adhérents et leur donner à croire qu'ils étaient poursuivis et en fuite ; puis il les congédia, demanda ses chevaux, se rendit aux Tuileries et fit convoquer le conseil, où furent prises les mesures de sûreté dont nous aurons bientôt à nous occuper.

Maurice et Mandel convinrent de se voir

dès le lendemain matin, pour concerter la dernière mise en scène de leur complot particulier. Il leur fallait, en effet, avant de passer la frontière, avertir les conjurés restés à Paris, des doutes que leur inspirait l'entreprise, de l'attitude menaçante de la police et du sanglant échec qui attendait toute imprudente tentative.

Cette communication devait protéger ces deux misérables contre tout soupçon de trahison et leur mériter jusqu'à l'estime, jusqu'à l'admiration de leurs dupes, de leurs victimes.

En sortant de la rue de Jérusalem, Maurice courut chez Adeline. Il tremblait d'apprendre rue Garancière le retour de madame de Mont-Ville, et il soupira voluptueusement lorsque Pernic lui annança l'inquiétude dont chacun était saisi, tant à cause de l'inconcevable absence d'Adeline qu'à cause du depart précipité, imprévu, de la baronne de Sainte-Adresse.

Maurice s'appliqua, d'une voix candide, à rassurer l'honnête concierge, puis il se rendit aux Messageries royales, où

il congédia, de la main, madame de Sainte-Adresse, l'exécrable Joffret.

— « Un, deux, trois, quatre! se dit le galérien en comptant sur ses doigts, lorsque le postillon de la lourde voiture eut enlevé les six chevaux qui emportaient la fausse baronne vers l'Italie. — Oui, quatre! ajouta-t-il en se répétant : Verneil, Delmas, Adeline et la Joffret. Fameux débarras! fameuse besogne! Restent Chambly et ce gros Polyphème qu'on appelle le bonhomme Nock... Celui-là m'embarrasse autant que les autres... sous sa grossière enveloppe, il y

a du bon sens, de la finesse... tant pis pour lui... Je l'aurais dédaigné s'il n'était pas plus fort que Verneil et Delmas... Le bon sens, cela se paie... Quant à maître Chambly... nous ne lui donnerons pas le temps de croquer mes trente-sept mille francs... Quel coquin !... c'est vraiment dommage qu'il soit plus voleur que bandit... Beaucoup d'étoffe, petite ambition... chez lui le crime s'arrête en route... Bah ! l'homme n'est pas parfait, et les Cordouan sont rares ! »

Maurice prit un bain pour calmer la fièvre lente qui le dévorait depuis la

veille; puis il déjeûna lestement, fit une fraîche toilette, monta en cabriolet, passa une seconde fois rue Garancière, d'où il partit, le cœur gonflé de joie, pour le château de Lauzane.

En passant près de la fondrière où Chambly avait dû précipiter Adeline, il s'étonna bien un peu de ne pas voir en cet endroit une assemblée de badauds devisant sur cette catastrophe qui aurait dû, selon lui, mettre en branle toutes les langues de la commune; mais ayant pris le pas pour examiner, avec soin, les abords du précipice, il crut reconnaître

sur la berge des déchirements de terrain profonds et récents qui le rassurèrent. « La nouvelle ne s'était pas encore répandue, pensa-t-il ; tant mieux pour les cœurs sensibles ! » Et il fouetta son cheval, afin de regagner le temps perdu à cette horrible contemplation.

Bientôt après, l'élégant chevalier entrait dans la cour du château de Lauzane. Il y décrivit, au grand trot, une courbe gracieuse, et s'arrêta devant le perron d'honneur, sur lequel il s'élança d'un pied leste et le cœur léger, en se disant :

— Après les semailles, la récolte!

Contrairement à son habitude, Maurice ne monta pas d'abord aux appartements de M. de Lauzane. Il fit prier la marquise de vouloir bien lui donner audience, et, cette audience, il ne l'attendit pas longtemps. Ce fut presque en courant, au mépris de sa hautaine majesté, que madame de Lauzane entra dans le salon, où elle s'écria, en abordant Maurice :

— Eh bien!... eh bien!... Parlez vite;

je vous dirai pourquoi je tremble... Ah ! mon Dieu ! votre visage ne m'en dit que trop... Sommes-nous donc déshonorés ?

— Hélas ! madame la marquise, vous me voyez confus, honteux, épouvanté, navré.

— Juste ciel !

— Il est parti, madame... Le malheureux subit, en ce moment, son implacable destinée...

— O Seigneur! ô Dieu puissant, qu'avons-nous donc fait pour nous attirer un châtiment aussi horrible! murmura la marquise en fondant en larmes.

— La fatalité a voulu, madame, que, retenu chez vous et par notre chère Antoinette, plus longtemps que je ne devais... je suis arrivé trop tard... Les misérables avaient entraîné leur proie lorsque je suis descendu de voiture à la porte du comte...

— Et où est-il ?

— Sur la route de Strasbourg, ou le télégraphe l'a devancé.

— Ah! je me sens mourir!

— Soyez forte dans ce terrible jour d'épreuve; relevez, par une ferme attitude, l'illustration de votre maison, traîtreusement abaissée par un félon gentilhomme. Ayez du courage pour tous ceux qui, hélas! vont en manquer autour de vous.

— Du courage! de la force! je n'en ai

pas, grand Dieu! je suis accablée! anéantie... Mon pauvre mari, ma pauvre fille, qu'allez-vous devenir? Comment vous cacher cette infamie, ce crime...

— Il serait peut-être imprudent de leur en faire mystère, interrompit Maurice.

La marquise regarda son bourreau d'un œil hébêté. Maurice continua :

— Sans doute... l'indignation publi-

que, les gazettes, les ministres, le roi lui-même, peuvent, à tout instant, faire tonner comme un coup de foudre la triste, l'odieuse vérité aux yeux et aux oreilles du marquis et de la comtesse. Ainsi frappés à l'improviste, ces deux pauvres cœurs succomberont à une douleur trop vive, trop écrasante pour être chrétiennement supportée. Votre devoir, à vous comme à moi, est d'adoucir les tortures de cet effroyable martyre. Préparons ces saintes âmes à l'amertume du calice...

— Eh quoi! interrompit la marquise,

il ne vous reste donc plus d'espoir, plus d'illusions ?...

— Rien... ma franchise est cruelle, mais vous êtes une noble et grande dame.

Cette franchise témoigne de mon estime pour votre mâle vertu. Le comte est parti depuis quinze heures; il y a deux heures à peine que je suis instruit de ce départ. Il voyage dans une chaise de poste en compagnie d'un général Bonnefond, chef déclaré de la conspiration;

d'un capitaine Michaux, vil instrument de ce cette vile entreprise, et enfin, d'un homme... non, je m'arrête, ce nom outragerait mes lèvres en les effleurant, il vous frapperait comme d'un coup de poignard.

— Ah! que m'importe! ne craignez pas de faire une blessure de plus à un cœur criblé de plaies saignantes.

— Vous le voulez ?

— Oui, parlez.

— Eh bien ! il voyage avec l'homme qui l'a débauché, entraîné, perdu, et cet homme... on l'appelle le baron Delmas.

— Cela ne se peut pas ! s'écria la marquise les dents serrées et le visage en feu... Quoi ! l'assassin de mon fils !... Chevalier... de l'air !... donnez-moi de l'air ; j'étouffe !



CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Où le diable cesse d'être de la partie.

(Suite.)

— Non pas le meurtrier du comte de Lauzane, reprit Maurice tout en ouvrant à demi une croisée, mais son fils... Quant

à l'assassin Delmas, il est mort, le ciel en a fait justice... Il est mort à Waterloo.

— Pardon !.. pardon, dit la marquise : mes idées ne sont pas nettes... Vous avez, je le crains, ébranlé pour longtemps ma pauvre raison. Ai-je bien entendu?... M. de Verneil débauché par le fils du meurtrier Delmas, est...

— Parti avec ce misérable pour aller soulever, contre le roi, la garnison de Strasbourg.

— M. de Cordouan, reprit la marquise avec un calme factice : Je reconnais ici le doigt de Dieu, et je comprends qu'il me faut donner à mon mari, à ma fille, l'exemple de la résignation. Oui, j'ai encouru ce châtiment céleste, quoiqu'il m'accable d'un malheur trop pesant pour mes forces... Ma fille n'aimait pas le monstre que, par vanité, je lui ai fait épouser. Elle vous aimait peut-être, vous, son ami d'enfance et le noble compagnon de son malheureux frère; mais vous étiez sans fortune, mais vous ne portiez pas, comme M. de Verneil, une couronne de comte sur vos armes... J'ai travaillé à vous écarter..... J'ai choisi, en-

tendez-vous, entendez-vous bien? j'ai choisi ce grand coupable, dont les éperons d'or seront brisés sur la plate-forme d'un échafaud... Dieu vous venge et il me frappe! .. Moi, je bénis sa main sévère et terrible... Oui, si mon mari, si ma fille survivent à notre honte, je me sentirai le courage de relever la tête; si la force leur manque, s'ils expirent de douleur, je les suivrai dans la tombe...

— Dieu est sévère, mais juste, madame répondit l'hypocrite : vous conserverez les deux êtres qui vous sont si chers...

— Ah ! ma pauvre fille, murmura la marquise avec amertume, quelle sera, désormais, sa position dans le monde ?... veuve par la hache !... à vingt deux ans ! Son beau visage ne sera-t-il pas un objet d'épouvante ou de maligne curiosité ?. . On pourra la saluer avec pitié ; mais qui donc la saluera avec respect ?... Un nom maudit ne brillera-t-il pas toujours d'un éclat sinistre sur son front marqué *Verneil*, comme l'est de deux lettres infamantes l'épaule du galérien ?

Maurice tressaillit à ce dernier mot, et il crut ressentir la cuisante brûlure du

fer que le bourreau avait autrefois appliqué sur sa chair.

— Vous frissonnez ! dit la marquise... Hélas ! vous êtes cependant le meilleur des hommes et le meilleur de nos amis... Que penseront donc les indifférents ?

— Vous vous méprenez, madame, à une vive émotion que je n'ai pas été maître d'étouffer. Un jour vous apprendrez à mieux me connaître et à ne pas douter de l'indulgence du Seigneur. Ce jour-là, la petite sœur de Maurice, frère d'armes

de Louis de Lauzane, n'aura qu'un mot à prononcer, un seul pour effacer de son noble front la souillure que vous y voyez avec épou vaute...

— Mon ami! interrompit madame de Lauzane... Et il lui fut impossible d'en dire davantage.

— D'ici-là, unissons nos prières, reprit aussitôt Maurice, et courons au plus pressé. Que décidez-vous relativement au marquis et à votre chère Antoinette?

Voulez-vous que je les sonde, que je les prépare?

— Non ; ce serait abuser de votre dévouement. Laissez-moi ce soin... le ciel m'inspirera... Repartez pour Paris, et tentez l'impossible pour secourir l'homme dont je ne peux plus prononcer le nom.

— Ce serait en effet tenter l'impossible : le minisire a déclaré qu'il serait sans pitié; qu'il fallait un exemple..... L'irritation du roi est extrême... Tout le

château est dans une indignation difficile à décrire. Le télégraphe a agité ses bras funèbres... Le comte doit être arrêté à l'heure qu'il est.

— Que la volonté divine s'accomplisse donc. Repartez néanmoins pour Paris; tâchez de voir Antoinette...

— Madame de Verneil est à Paris? s'écria Maurice avec stupeur.

— Oui, depuis hier... dans la soirée...

je ne sais à quelle heure... Bref, elle est partie cette nuit.

— Et... comment cela? A quel propos ce voyage?

— Je n'en sais trop rien. Seulement, je crois m'en douter.

— Vous n'en savez rien!... Mais enfin, la pauvre femme aurait-elle quelques soupçons?

— Oh! non, assurément.

— Alors, comment expliquez-vous ?... La comtesse aurait-elle reçu... hier... hier au soir... un avis... une visite ?

— Une visite... oui, dans la nuit.

— Et... cette visite ? demanda Maurice, haletant, pâle, foudroyé.

— C'est ce jacobin de Boileau, ce vilain homme qui n'ose pas... et il a raison... venir ici ouvertement...

— Boileau ! répéta Maurice, revenant à lui, mais encore oppressé, inquiet et écoutant au fond de son cœur les lâches murmures de son épouvante.

— Voilà le billet que la nourrice de mon petit-fils m'a remis ce matin à mon lever, reprit la marquise... Lisez tout haut; vous verrez qu'Antoinette ne se doute pas de l'odieuse vérité... Pourvu qu'elle n'apprenne rien à Paris !... Lisez mon ami, lisez.

« Chère tendre mère, lut Maurice, je

suis obligée de partir à la minute même; je ne veux pas vous embrasser, ni vous, ni mon bon père; je vous réveillerais, et vous êtes trop heureux de pouvoir dormir... Que votre sommeil soit béni! Je pars avec M. Boileau; je profite de sa voiture..... Pourquoi tant de précipitation? hélas! je n'ai pas de secret pour vous, qui êtes mon trésor d'affection.

« ..... Mais le temps me manque pour confier au papier mes préoccupations du moment. Soyez sans crainte; je n'aurais, dans tous les cas, rien de bien grave à

vous apprendre. Il s'agit d'arrêter par un effort énergique les dissipations de monsieur de V..... Je serai de retour demain ou après-demain...-je vous écrirai.. Dites à mon père que Maxime est venu me prendre, m'enlever, dites-lui que mon *bonheur sera complet* (je souligne ces mots, hélas!) si à mon prochain retour, je le trouve rétabli ce père tant aimé de votre fille chérie actuellement à vos genoux, et toujours avec vous. Je ne parle pas de mon fils, n'êtes-vous pas comme moi, sa mère?

« ANTOINETTE. »

La voix de Maurice passa par des into-

nations diverses à chaque phrase, à chaque pensée de ce billet, dont la lecture le soulagea sans le calmer.

— Il faut, en effet, que je coure après l'imprudente, dit-il en rendant la lettre à la marquise... Mais où la trouver ?

— A l'hôtel d'York, où nous descendons toujours.

— Je pars et vais brûler le pavé ; car je tremble pour la comtesse... Chacun

de nous a donc ses devoirs tout tracés... vous près du marquis; moi, près de madame de Verneil. Soyez habile; ménagez la sensibilité, la fierté, le cœur d'or de M. de Lauzane. Il n'est déjà que trop souffrant pour supporter ce choc terrible. Adieu.

« Noble jeune homme! murmura la marquise en voyant Maurice descendre, quatre à quatre, les marches du grand escalier, noble jeune homme. Ah! c'est bien là qu'est le cœur d'or... Mon Dieu! je m'incline encore une fois devant la grandeur et le mystère de votre sagesse;

peut-être n'avez-vous ordonné cette épouvantable catastrophe que pour réparer les fautes de mon orgueil... peut-être les larmes que nous allons verser en famille, doivent-elles féconder un heureux avenir..... Quoi qu'il arrive, soyez béni. »

Maurice brûla le pavé, ainsi qu'il l'avait dit, du château de Lauzane à Paris. A moitié route, il rencontra le fiacre de Nock et de Simon ; les deux voitures marchaient avec tant de rapidité, que ceux qu'elles emportaient se croisèrent

sans se reconnaître et même sans se voir.

Maurice passa une troisième fois rue Garancière, où on ne put, naturellement, lui donner aucune nouvelle de madame de Mont-Ville. Il courut à l'hôtel York, au faubourg Saint-Honoré. La comtesse de Verneil n'y avait pas paru. Cette certitude acquise, le bandit frissonna de terreur et de rage. Sa tête, habituellement si froide à concevoir le crime, se troubla. Son esprit si inventif, si audacieux, fut, tout à coup, comme frappé de paralysie ; des fantômes vengeurs

passèrent et repassèrent devant ses yeux comme à travers le voile d'un songe ; il vit la comtesse de Verneil, et Delmas armés du glaive de la justice et le poursuivant à la rouge lueur d'une torche que secouait, sur ses traces, la main frémissante d'Adeline. Le général Bonnefond, le capitaine Michaux, le colonel Raymond, le major Bertin et les centaines de malheureux exaltés qu'il avait dupés, entraînés et précipités dans une conspiration mortelle lui apparurent dans les ombres sanglantes d'un hideux cauchemar... Il se vit en cour d'assises, interrogé par des juges en robe rouge, écrasé sous les malédictions d'un public

ameuté par ses forfaits ; il embrassa d'un même regard, plein de fièvre et de lâcheté, le préau du bagne de Toulon, le parc du château de Bibereg et la sinistre horloge de la place de Grève. Toutes les facultés intellectuelles de cet intrépide et habile champion du crime, furent, pendant quelques instants, anéanties, comme si le fer du bourreau se fût abattu sur elles.

— Où suis-je donc ? se demanda-t-il après un long éblouissement. Vais-je me laisser dominer par de vaines terreurs... Allons, Nicolle, du sang-froid, de la vi-

gueur... Pas de faiblesses.., pas d'enfantillages...

En dépit de cette admonestation, Maurice ne recouvra qu'une partie de son calme accoutumé. Il rentra chez lui, et apprit avec étonnement que le manchot Simon, accompagné d'une espèce de colosse, avait demandé à le voir avec instance, pour le remercier d'un bienfait imaginaire. Au portrait que le concierge Chiflard lui fit de la personne qui était avec Simon, il reconnut le bonhomme Nock. Son imagination effarouchée prit ombrage de cette visite inattendue, mo-

tivée sur un prétexte. Il monta chez lui, ramassa tout l'or qu'il avait en réserve, toutes les valeurs de son portefeuille, et ressortit précipitamment sans donner aucun ordre. Il passa à la police et s'enferma avec Mandel, avec qui nous le laisserons, pour courir après Nock et le manchot Simon, sur la route de Saint-Cloud, au château de Lauzane.



CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Début de Nock sur une scène nouvelle

Aussitôt après le départ de Maurice, la marquise de Lauzane prit, comme on le dit familièrement, son courage à deux mains, et entra dans la chambre de son

mari. Le digne vieillard était dans un grand fauteuil, et occupé à lire les *Essais* de Montaigne, son auteur favori.

Voyant arriver sa femme, le marquis s'arrêta dans sa lecture, et dit assez gaîment :

— L'excellent ami qu'un bon livre, ma chère, Julie on y trouve des consolations, des conseils, des encouragements, de salutaires reprimandes, et, en un mot, l'humeur qui convient à chacune de nos situations de cœur ou d'esprit.

— Je vois avec plaisir que vous vous sentez mieux depuis ce matin.

— Oui, beaucoup mieux. Montaigne m'a fait rire avec ses boutades philosophiques à propos de ce qu'il appelle *le malplaisant estat de sa santé* et de *son vivre choliqueux*. Il m'a prouvé que les *hommes sont tant accoquinez à leur estre misérable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver*, et il cite le stoïcien Antisthène qui, étant fort malade, et s'écria : « *Qui me délivrera de mes maulx* ? » Diogène lui présenta un couteau, et lui dit : « *Cettuy-ci, si tu veulx bientost*. » A quoi le stoï-

cien répliqua : « *Je ne dis pas de la vie, je dis de mes maulx.* Antisthène, avait raison, comme Mœcénas:

> Qu'on me rende impotent,
> Cul de jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme,
> Je vive ; c'est assez ; je suis plus que content.

Et, en effet, vivre est le principal, ma chère Julie, lorsqu'on a, comme moi, une compagne chérie, une fille, vrai trésor, et disons-le bien vite, un gendre qui se décide à rompre avec les péchés mignons de sa jeunesse. J'ai mûrement réfléchi à l'aventure de cette nuit : enle-

ver sa femme! Mais c'est fort bien, cela! Ce charmant petit coup de tête annonce une ferme résolution de rester dans la bonne voie. Basth! je savais bien que Maxime finirait par-là, qu'il reconnaîtrait, pour les adorer, les vertus de notre belle et douce Antoinette... Chers enfants, goûtez tout le bonheur que je vous souhaite, et vous aurez le paradis sur terre! Savez-vous, ma bonne Julie, combien de temps va durer ce retour de lune? Avez-vous des nouvelles de nos amoureux? quand nous reviendront-ils?

La marquise avait fréquemment levé

les yeux au ciel pendant ce discours. Plus M. de Lauzane s'égarait dans les illusions qu'avait fait naître l'ingénieuse tromperie de sa fille, plus elle s'effrayait des suites de la révélation qu'elle avait à faire et ne savait comment la préparer.

— Mon ami, dit-elle enfin, j'ai un pardon à vous demander, et je me mettrais volontiers à vos genoux pour mieux toucher votre clémence.

— Un pardon ! vous, à mes genoux !...

ma clémence! répondit le vieillard avec étonnement : je n'y suis plus, jarnibieu ! le style de Montaigne n'est pas toujours facile à suivre, mais le vôtre me semble encore plus embrouillé... expliquez-vous donc clairement, ma chère Julie. Vous possédez à merveille notre langue, et j'aime assez le bon français... De quoi, ou plutôt de qui s'agit-il ?

— De moi. J'ai l'amer regret de vous avoir trop souvent contrecarré dans vos opinions, de vous avoir obsédé, taquiné...

— Ta, ta, ta, quelle gamme me montez-vous-là, ma chère? Je n'ai jamais pris au sérieux vos vives sorties, vos plaidoyers, vos obstinées rancunes politiques, vos discussions passionnées. Le plus grand mal que nous aient causé les révolutions, c'est d'avoir introduit dans les familles, chez le riche comme chez le pauvre, la manie des batailles oratoires. La faute en est aux événements, et vous pouvez vous en laver les mains. Ce que j'ai pris au sérieux en vous, c'est l'amour de l'épouse, c'est la vertu, c'est le dévoûment maternel, c'est le génie des affaires domestiques; et, à tous ces titres, si l'un de nous doit se mettre à ge-

noux devant l'autre, attendez que j'aie la force de quitter mon fauteuil: vous me verrez à vos pieds; vous remerciant de m'avoir conduit, jusqu'à la vieillesse, de ravissements en enchantements.

Ces mots, prononcés avec une douceur pleine de grâce et de vérité, arrachèrent des larmes à la marquise. Ces larmes coulèrent silencieusement, et le vieux gentilhomme, les apercevant, s'écria :

— Eh quoi! Julie, vous pleurez!... mais savez-vous, mon enfant, que je

commence à m'inquiéter de mon propre état. Suis-je donc sérieusement et très-sérieusement malade? Vais-je mourir, pour que je vous surprenne en si grande affliction? Vous me parlez et vous agissez comme si nous étions sur le point de nous faire des adieux éternels...

— Oh! loin de moi cette pensée... j'ai, bien, au contraire, la conviction que vous vivrez assez longtemps pour goûter une félicité que ni vous ni moi ne connaissons pas encore, hélas!

— Jarnibieu! je vous le répète : je n'y

suis plus... je n'y suis plus du tout... Ciel! s'écria tout à coup le noble vieillard, il est arrivé malheur à Antoinette!

— Non, non, interrompit vivement la marquise; je n'ai pas dit cela.

— Vous avez, du moins, voulu dire... Ce voyage entrepris la nuit, cet enlèvement... on m'a trompé. Antoinette!... ma fille!... ma fille!

—Calmez-vous: Antoinette n'a rien à

craindre; pouvez-vous penser que je serais devant vous, si froide, si résignée, lorsque notre fille... Non, non...

— C'est juste; mais, alors, parlez donc, que se passe-t-il en vous et autour de moi ?

— Mon ami, en vous demandant pardon, je ne vous abuse pas... C'est moi, vous le savez, qui ai fait le mariage d'Antoinette... La pauvre enfant ne songeait pas à cette union que je déplore aujourd'hui...

— Vous la déplorez ! Et pourquoi donc ? D'abord ce n'est pas vous qui avez marié notre fille... c'est moi... Je lui ai, par détour, il est vrai, exprimé mon désir de la voir entrer en ménage... L'intelligence de son cœur a fait le reste.

— Oui, mais vous ne l'avez pas engagée à choisir M. de Verneil.

— Je m'en serais bien gardé... Je l'ai laissée parfaitement libre. J'eusse peut-être préféré le chevalier de Cordouan,

le frère d'armes de mon Louis bien-aimé...

— Hélas ! mon Dieu ! vous le voyez bien ; c'est un crime que j'ai commis.

— Voilà que vous revenez à vos exagérations. Maurice est un parfait gentilhomme, un vrai chevalier, doué de rares qualités de grands talents, je le confesse ; mais Maxime n'a pas moins d'étoffe...

— Ah ! que mon calice est amer ! in-

terrompit la marquise. Enivrée d'un fol orgueil, pressée par une vanité barbare, j'ai préféré le comte de Verneil à M. de Cordouan, c'est-à-dire la déloyauté à l'honneur, l'opprobre à la vertu.

— Madame, vous me permettrez de vous arrêter en si mauvais chemin, dit avec sévérité M. de Lauzane. Le comte de Verneil est mon gendre, il est donc mon fils, et je ne souffrirai pas qu'en son absence, on le calomnie, on l'outrage, quand bien même l'insulte tomberait de vos lèvres. Revenez à des sentiments, je ne dirai pas plus chrétiens,

mais plus naturels, et détestez votre emportement.

— Mon ami, je n'ai que trop le droit de vous parler ainsi... Je suis mère, et les douleurs qui ne tarderont pas à affliger votre âme, mon âme à moi et mes entrailles les ressentent ;... elles en sont déchirées.

— Parlez-donc, je vous écoute, répondit le marquis.

Et, se renversant sur le dossier de son

fauteuil, il croisa ses mains sur sa poitrine, gardant l'attitude d'un juge austère, appelé à rendre un arrêt irrévocable et terrible.

— Jusqu'à présent, commença la marquise, vous avez cru, comme moi, que monsieur de Verneil n'était occupé que d'amourettes déjà bien coupables, de dissipation et d'entreprises industrielles.

M. de Lauzane fit, de la tête, un signe affirmatif.

— En effet, reprit la marquise, ce malheureux, abandonné du ciel, et qui sera bientôt abandonné des hommes, était entraîné, non dans de légères galanteries, mais par une passion désordonnée pour une vile créature, à laquelle il a sacrifié, sa femme d'abord, puis son blason, son honneur... aux pieds de laquelle, enfin, il vient de jeter sa tête.

— Voilà l'accusation, interrompit gravement le marquis; maintenant où sont les preuves ?

— Je n'en ai pas fini avec l'accusation, mon ami ; permettez-moi de continuer.

— J'écoute.

— Il est un nom exécré de vos souvenirs, des miens et de ceux de notre famille, n'est-il pas vrai ?... un nom terrible à prononcer dans ce château, et qui, si croyants, si chrétiens que nous soyons, vous, notre fille et moi, ne trouve jamais place dans nos prières quand nous prions pour nos ennemis...

— Delmas ! soupira M. de Lauzane comme pour soulager sa poitrine oppressée.

— Oui, chacune des lettres de ce nom maudit, reprit la marquise, me montre un assassin et fait saigner mon cœur. Eh bien ! si le meutrier de notre enfant est mort...

— Il est mort ! s'écria le marquis.

— S'il est mort à Waterloo, son fils existe : c'est, dit-on, un beau jeune homme de l'âge qu'aurait à peu près le comte de Lauzane... Ce jeune homme, j'en

pourrais faire serment, sera plus fatal à l'honneur de notre maison que ne l'a été son père à nos chères espérances. J'ajoute que, si le père a tué notre fils, le fils nous tuera, vous, notre fille et moi...

— Mais vous me glacez d'horreur !...

— Je n'en ai pas encore fini avec l'accusation. Savez-vous de qui le jeune Delmas est l'ami... l'ami intime, inséparable, le complice, l'odieux et horrible compagnon ?... le devinez-vous ?

— Je suis sans voix pour vous répondre ! murmura le vieillard... Silence... on vient, attendez... pas un mot de plus... Nous sommes assez de deux pour dévorer notre honte ; je ne vous ai que trop devinée... Nous avons été bien coupables de ne pas faire connaître à Maxime la vérité sur la mort de Louis... Jamais il n'eût fréquenté le fils de l'assassin...

— Que nous voulez-vous ? demanda la marquise à un valet qui venait d'entrer dans la chambre.

— Madame, ce sont deux hommes qui

demandent avec instance à parler à M. le marquis.

— Monsieur le marquis ne reçoit pas, vous le savez, Joseph ; pourquoi nous déranger ?

— Nous avons bien fait cette réponse; mais...

— Mais, interrompit madame de Lauzane, je trouve singulier que vous insis-

tiez. Dites à ces gens de revenir demain... D'abord, qui est-ce ?

— L'un s'appelle Nock et l'autre Simon ; ce dernier est un manchot décoré. Ils arrivent de Paris.

— Que voulez-vous que j'en fasse, de votre manchot décoré ?... Qu'on les renvoie.

— Les renvoyer, ce n'est pas facile ; ils s'obstinent.

— Alors qu'on les jette à la porte! Appelez du monde et laissez-nous.

— Les jeter à la porte! appeler du monde! Si madame la marquise voulait se donner la peine de regarder ce que sont ces gens-là... Madame la marquise se souvient peut être d'une espèce de géant qui est venu au château au mois de juin dernier, avec un grand jeune homme, un idiot, qui s'est évanoui dans le salon.

— Sans doute.

— C'est ce colosse-là qui veut absolument parler à monsieur le marquis... Valentin n'a pas oublié la poussée qu'il en a reçue dans la galerie d'été ; il dit que les côtes lui en font mal depuis le temps.

— Mais enfin, c'est donc à dire qu'il peut plaire à chacuu de venir ici me faire la loi !

— Ah ! madame ce n'est pas un chacun, ce gros bonhomme Nock, c'est une manière d'Hercule... Il a seulement mis

une main sur mon épaule, et sans mauvaise intention... je jurerais qu'il y a laissé des bleus...

— Eh bien! qu'est-ce donc? demanda M. de Lauzane, qui, ne se mêlant jamais des affaires de ménage, n'avait prêté aucune attention à ce dialogue, et s'était abandonné à de douloureuses réflexions pendant que la marquise subissait les objections soulevées par son domestique.

— Monsieur, répondit la fière châ-

telaine, les aventures se succèdent étrangement dans ce château. Deux importuns demandent la faveur de vous voir, de vous entretenir... Je fais répondre que vous ne recevez pas; ces malotrus insistent, et vos gens hésitent à les jeter à la porte...

— Mes gens n'ont qu'un tort, ma chère Julie, le tort d'hésiter, et je devrais leur apprendre, à leurs dépens, que la porte des Lauzane, ouverte depuis des siècles à tout venant, ne se fermera jamais, tant que je vivrai, au coup de marteau des hôtes qu'il plaît à Dieu de

m'envoyer. Quels sont ces deux hommes?

— Deux mendiants, dit la marquise, deux décorés de Buonaparte, dont l'un est manchot. Qu'avons-nous à démêler avec ces gens-là?... qu'ils aillent à leurs pareils.

— Leurs pareils! ma chère amie, répondit le vieillard avec un doux sourire, leurs pareils!... il n'en reste plus beaucoup... Ah! les fiers soldats! ils ont

si bien su se faire tuer! Leurs pareils! mais, ma chère Julie, ces gens-là sont l'honneur de la France, les vrais soutiens du trône!

— Faites-vous en donc plaisir, recevez-les... Je vous rappellerai ce que vous venez de dire là, en temps et lieu...

M. de Lauzane fit un signe de la main au valet qui s'inclina et sortit.

— Vous êtes mieux disposé à m'en-

tendre que je n'osais l'espérer, reprit la marquise : le libéralisme vous anime, vous inspire... j'en rends grâces à Dieu. Puisque vous avez en si grande estime les coquins de Buonaparte, que vous voudriez, je crois, leur ressembler, réjouissez-vous, monsieur, il ne vous faudra pas chercher longtemps et loin, dans notre famille, pour trouver à appareiller le plus grand scélérat de ces héros... Pardon... je vous laisse en compagnie de messieurs Nock et Simon.

La marquise se leva.

— Il me semble, ma chère Julie, que

vous m'aviez montré quelque repentir tout à l'heure de la fougue de vos opinions et discussions... Je me fais vieux, les oreilles me cornent de temps à autre... Aurais-je mal entendu?

— Aussi, vous démonteriez un saint! s'écria la marquise en se rapprochant vivement du fauteuil du malade.

— Bon! la paix est faite, riposta M. de Lauzane. Asseyez-vous là, écoutons parler ces deux soldats qui viennent à moi; soyez indulgente pour leurs formes un

peu brusques, et vous serez convaincue, j'en ai la certitude, qu'il y a tout à gagner à les voir de près...

— Hélas! je vous attends au 30 de ce mois.

— Plaît-il?

— « Messieurs Nock et Simon! » annonça le valet de chambre en ouvrant à deux battants la porte, afin de livrer un passage praticable à l'énorme carrure du tuteur de Paul Delmas.

— Approchez, messieurs, dit le marquis de sa voix gracieuse, et donnez-vous la peine, je vous prie, de vous asseoir.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Début de Nock sur une scène nouvelle.

(Suite.)

Madame de Lauzane fit un haut-le-corps qui ressemblait à un soubresaut. Elle se serra contre le fauteuil

de son mari et mit quelque violence à se contenir.

— C'est à Monsieur de Lauzane que j'ai l'honneur de parler ? demanda Nock.

— Oui, mon ami. Puis-je vous être utile ?

— A moi? répondit Nock en s'asseyant, non... et encore cela dépend; l'avenir en décidera. Pour le moment,

monsieur, c'est votre serviteur Nock, ancien maréchal-des-logis au deuxième régiment de cuirassiers de l'armée impériale, qui vient vous obliger...

— Vous avez servi au deuxième régiment de cuirassiers? interrompit le marquis dont le front se couvrit subitement d'un nuage... à quelle époque?

— Depuis sa création jusqu'à sa destruction, le 18 juin dernier, à Waterloo!

— Alors, vous étiez à Dresde en 1813.

— Je m'en fais gloire... nous y avons dévoré les Autrichiens.

— Vous avez été sous les ordres de... du... commandant...

— Monsieur le marquis, interrompit Nock, vous êtes un galant homme, un homme de bien à qui, pour les trésors connus et inconnus de l'univers, je ne

voudrais pas causer le plus petit chagrin. Je suis venu ici pour vous obliger, je vous en donne ma parole d'honneur, et cette parole-là vaut mieux que tous les contrats. Je vois, au frisson de vos lèvres, que vous ne voulez pas prononcer le nom d'un homme que j'ai aimé comme s'il eût été mon père, et dont le fils est pour ainsi dire mon enfant, le nom du commandant Delmas...

— Malheureux! s'écria le marquis, en s'appuyant sur ses poignets au bras de son fauteuil, et se dressant tout de son haut : – Que venez-vous faire ici? Ne

savez-vous pas l'histoire de mon fils, à moi? et ne voyez-vous pas la mère de mon malheureux enfant?

— Quel outrage! quelle insulte! murmura madame de Lauzane en portant son mouchoir à sa bouche, pour étouffer sa colère.

— Mon Dieu! monsieur, reprit Nock, avec le plus grand calme, si vous êtes père, vous êtes homme, et, à ce titre, vous devez avoir le courage aussi bien que la conscience de m'écouter. *Qu'est-ce*

que voulez-vous? il y a de mauvaises passes, de mauvais moments dans la vie, et il faut se résoudre à les accepter. Consentez donc à ce que je vous brise le cœur en prononçant le nom du comte Louis de Lauzane, colonel des hulans de l'archiduc Charles, assassiné le 26 août 1813, au château de Bibereg, près de Dresde, et le nom du baron Delmas...

— Son lâche meurtrier! s'écria la marquise.

— Vous voyez bien que je suis calme,

moi, continua Nock, et cependant vous flétrissez d'un mot cruel, inique, la réputation sans tâche du meilleur, du plus brave, du plus généreux des hommes... et j'écoute cela sans colère... Imitez-moi.

— Vous abusez de l'hospitalité, monsieur, répondit le marquis; vous abusez de la faiblesse d'un vieillard malade et sans appui.

— Je vais appeler! dit madame de Lauzane.

— Oh! vous pouvez appeler ! s'écria Nock; plus il y aura de monde pour m'entendre, mieux cela vaudra... Quant à m'empêcher de parler, n'y comptez pas, je saurai, malgré vous, vous rendre service. Au nom du Dieu Tout-Puissant qui a porté sa croix jusque sur le Calvaire, qui a été flagellé et couronné d'épines, qui a bu jusqu'à la lie le calice de la honte et de la douleur, pour apprendre aux hommes la sainte résignation, asseyez-vous, monsieur le marquis, écoutez-moi sans haine; je viens vous éclairer, je viens vous obliger, je viens venger la vérité de la boue que le mensonge lui a jetée jusque dans votre

cœur. J'ai vécu pendant vingt ans au milieu des batailles, j'ai reçu dix-sept blessures, toutes à l'arme blanche, j'ai salué du cri de : *Vive l'Empereur!* le départ du géant de Saint-Hélène, et je suis, cependant, un fidèle sujet du Roi, parce que j'aime mon pays et que j'exècre la révolte; parce que ce malheureux pays est tout saignant des plaies que lui ont laissées les révolutions... Je suis un honnête homme; on m'appelle le bonhomme Nock... Je n'ai jamais menti de ma vie. Au nom du ciel! écoutez-moi... Dans moins de dix minutes, vous me tendrez la main, vous me remercierez...

— Parlez ! murmura monsieur de Lauzane, en retombant, écrasé, dans son fauteuil.

— Eh bien! l'histoire de votre malheureux fils, je la sais mieux que vous; c'est-à-dire que je la sais complète, et que vous l'ignorez d'un bout à l'autre. Cette histoire, je vais vous la raconter devant un témoin qui a vu... L'honnête homme que voilà — Nock montra Simon — était avec le commandant Delmas au château de Bibereg dans la nuit du 26 au 27 août 1813...

— Moi aussi, j'ai un témoin, dit en soupirant le marquis...

— Monsieur le chevalier de Cordouan? interrompit Nock: je regrette qu'il ne soit pas ici, car il fut, en effet, plus qu'un témoin dans cette déplorable aventure... il y a même joué un grand rôle.

— Oui... il a couvert de son corps et reçu dans ses bras, mon malheureux fils égorgé par la trahison.

— Il vous l'a dit?

— Sans doute.

— Et il vous a nommé le meurtrier?

— Votre chef, votre ami, votre vénéré père, votre baron Delmas, s'écria la marquise avec violence.

— Il s'est trompé de nom, voilà

tout, répondit Nock avec flegme et douceur.

— C'est impossible! dit le marquis.

— Voulez-vous que je l'appelle par son nom, le vrai meurtrier, l'assassin?

M. de Lauzane fixa sur Nock un regard étincelant, mais il garda le silence... tout son corps frémissait.

— Le bandit qui a assassiné votre fils, reprit Nock, sans baisser les yeux et opposant un front rayonnant à ce regard terrible, c'est le chevalier Maurice de Cordouan.

— Misérable ! s'écrièrent à la fois le marquis et madame de Lauzane.

— Oh! vous pouvez m'en dire tant que vous voudrez, continua Nock, ça ne me touchera pas. Oui, le chevalier Maurice de Cordouon a assassiné le colonel

de Lauzane dont il était l'ami, et il l'a assassiné pour que mademoiselle Antoinette de Lauzane, qu'il désirait épouser, fût riche de tout le patrimoine de son frère.

— Sortez! sortez! répéta la marquise, cherchant avec peine à ressaisir le souffle prêt à lui échapper.

— Sortir! dit Nock en souriant... je n'ai pas un témoin, j'en ai deux, j'en aurais trois s'il plaisait au bon Dieu d'envoyer ici, dans ce moment, le misé-

rable qui a versé le sang du comte et rejeté son crime sur le brave des braves. Vous trouveriez dans sa pâleur l'aveu de son forfait.

— Monsieur, répondit le marquis après une courte pause, dans laquelle il avait puisé quelques forces : Vous le voyez, je suis calme, aussi calme que vous le désiriez. Je ne crois pas un mot du conte qu'il vous plaît de me faire. Ce démenti, ne le prenez pas pour une insulte; au contraire, je vous loue de vouloir effacer la tache abominable qui souille le nom de votre ancien chef.

Vous avez été abusé par de faux témoins, ou du moins par des témoins complaisans, et vous êtes sans doute de bonne foi. Mais enfin, je dois au respect de ma propre personne de vous laisser pleine liberté de vous expliquer. Parlez donc sans crainte de me blesser, oubliez que je porte le deuil de mon fils, et ne voyez en moi qu'un juge; j'en aurai la froide raison et l'équitable justice.

— Alors, c'est à mon tour de causer, commença Simon : dam! je vais l'éclairer, votre justice.

Le manchot raconta toute la scène du château de Bibereg en complétant le récit de ce qu'il avait vu par le récit de Friedrich. Pendant qu'il parlait, le marquis pâlissait à vue d'œil. Il reconnaissait, à certains détails, que les accusateurs du chevalier étaient, au moins, minutieusement instruits de cette horrible aventure; il se rappela parfaitement que son fils lui avait écrit la mort de l'officier prussien dont Friedrich avait quitté le service pour s'enrôler aux hulans du prince Charles. Mais l'estime que M. de Lauzane portait au chevalier de Cordouan reposait sur des bases tellement solides, que le loyal gentilhomme

se reprocha comme une indignité le doute que les paroles de Nock et de Simon firent pendant un instant flotter dans son esprit.

— J'ai jugé, dit-il, après une grave méditation : votre erreur est grande, monsieur de Cordouan a les mains pures.

— Étrange aveuglement ! s'écria Nock : il est donc écrit là-haut que le crime triomphera de la vertu !

— En l'absence de monsieur de Cor-

douan, je dois le défendre d'une calomnie infâme, répondit le marquis, et je m'étonne que deux hommes d'honneur s'acharnent à le flétrir lorsqu'il n'est pas là pour se justifier.

— Et le baron Delmas est-il près de vous pour se justifier? reprit Nock avec l'autorité de sa forte conscience. N'est-il pas mort?... Ah! s'il pouvait se dresser dans son tombeau!...

— Mais enfin, interrompit la marquise d'un ton ironique, d'où connaissez-vous

monsieur de Cordouan et quel intérêt avez-vous à le poursuivre devant nous? En acceptant pour vraie l'accusation que vous venez de fabriquer, je ne vois pas le but qu'elle se propose d'atteindre. Si monsieur de Cordouan, Dieu me pardonne cette monstrueuse supposition! s'est défait du frère pour épouser la sœur devenue fille unique, il me semble que la Providence a fait justice de ce crime, car ma fille est aujourd'hui mariée. Ainsi, messieurs, vos coups portent à faux. Le dévouement de monsieur de Cordouan, notre ami, loin de se ralentir, s'est en quelque sorte développé depuis le mariage de ma fille... Les scélérates-

ses ne sont jamais désintéressées. Expliquez-nous pourquoi, tous les jours et à toute heure, le chevalier nous sert de son zèle.

— Parce que madame de Verneil peut être veuve d'un jour à l'autre, répondit Nock, et il ajouta aussitôt : il est même à craindre que monsieur de Verneil ait fort peu de temps à vivre.

La marquise tressaillit, un premier pressentiment venait de fondre sur son âme.

— Vous faites là des prophéties d'un goût plus que suspect, dit le marquis.

— Ne savez-vous pas que monsieur le comte de Verneil est attaqué, violemment attaqué de la poitrine?

— Allons! allons! s'écria madame de Lauzane en riant, et communiquant sa gaîté au marquis, nous passons du tragique au bouffon...

— Vous croyez! reprit Nock; puis,

après un silence, il ajouta : — Madame, connaissez-vous bien l'histoire de mademoiselle Antoinette de Lauzane, ci-devant Louise Boileau?

— Qu'est-ce que c'est? fit la superbe châtelaine, avec hauteur et dédain.

— Nous sommes arrivés à ne plus nous comprendre, dit monsieur de Lauzane en souriant, jarnibieu! j'aime mieux cela.

— Il est à croire, au contraire, que nous allons nous comprendre mieux que jamais, riposta Nock, puisque vous ne connaissez pas l'histoire de votre aimable et vertueuse fille, permettez-moi de vous la raconter... Oh ! rassurez-vous, je ne m'écarterai nullement de mon sujet; dans mon récit, je rencontrerai bientôt le chevalier de Cordouan, et ce sera pour le marquer du fer rouge des assassins condamnés aux galères.

— Nous ne pouvons pas tolérer un pareil langage, un pareil cynisme, dit la marquise.

— Je tolère bien, moi, que vous accusiez le baron Delmas. Madame, savez-vous pourquoi mademoiselle Antoinette de Lauzane se défendait, l'an dernier, d'épouser et le comte de Verneil et le chevalier de Cordouan?... Non... Eh bien! je vais vous le dire : c'est qu'elle aimait, c'est qu'elle aime encore, j'oserais en répondre par serment, le baron Paul Delmas, fils du commandant.

— C'en est trop! s'écria la marquise d'une voix étouffée par l'indignation.

— Et personne ne chassera ces misé-

rables ? dit madame de Lauzane en se levant pour courir à une sonnette.

— Non, madame, personne, répondit Nock en barrant le chemin à la marquise, vous m'écouterez jusqu'au bout... je mettrais le feu à cette maison plutôt que d'en sortir sans vous avoir sauvés des embûches d'un lâche et d'un coquin. Si dures que soient mes paroles, elles ne tuent pas; et, je vous le répète, je ne suis ici pour vous, qu'un envoyé de la Providence. Asseyez-vous; de grâce, écoutez-moi.

Monsieur de Lauzane et la marquise

se regardèrent avec stupeur. Nock leva les yeux aux ciel comme pour y chercher ses souvenirs.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

Pauvre Nock.

— Madame, et vous, monsieur le marquis, commença Nock d'une voix ferme, n'est-il pas vrai que si, en racontant l'histoire de mademoiselle Antoi-

nelle, je me permettais le plus léger mensonge, vous pourriez aisément me confondre, car madame de Verneil habite, avec vous, ce château, où, loin de redouter sa présence, j'invoque son témoignage. Quelques jours après Waterloo, le 22 juin, je crois, deux hommes se présentèrent devant vous, madame la marquise... l'auriez-vous oublié? L'un de ces hommes, vous l'avez cru fou, avec d'autant plus de raison que son camarade le déclara tel en l'emportant, évanoui, dans ces bras. Je suis ce camarade; regardez-moi bien pour me reconnaître..... L'autre, le fou, c'était Paul Delmas, fils du commandant Del-

mas, baron de l'Empire et officier de la Légion d'honneur.

— Profanation ! murmura la marquise.

— Et pourquoi ? reprit Nock. Savez-vous ce qu'il venait faire dans ce château, ce cher et pauvre enfant ? Je crois vous l'avoir dit à l'époque ; il venait, après la ruine de sa fortune militaire, après la mort de son père, tué à l'ennemi, encore souffrant de ses propres blessures, il venait réclamer la foi d'une

fiancée adorée, la foi de Louise Boileau, fille de vos fermiers de ce nom.

— Les Boileau n'ont jamais eu d'enfants, interrompit le marquis.

— C'est vrai, continua Nock ; aussi Louise Boileau portait-elle un autre nom... On l'appelait Antoinette de Lauzane...

— Qu'est-ce que vous nous racontez-là, s'écria la marquise... Sommes-nous

aux petites maisons pour entendre ces grossières facéties ?

— *Qu'est-ce que voulez-vous?* recommença Nock ; il y a, comme ça, des histoires si extraordinaires, qu'on les prendrait volontiers pour des inventions. Après tout, riez de mes facéties, je le veux bien, mais laissez-moi les débiter à mon aise. N'auriez-vous pas entendu parler d'un certain colonel russe nommé le comte de Bernsdorff ?...

— Je l'ai connu, répondit M. de Lau-

zane; il a été tué en duel en 1814, pendant l'occupation.

— Ah! ah! et où a-t-il tué?

— Près de Saint-Cloud, nous a-t-on dit.

— Il a été tué dans votre parc, monsieur le marquis, à deux cents pas environ du pavillon de chasse qu'habitaient alors les fermiers Boileau. Et qui l'a tué? s'il vous plaît! le savez-vous?

— L'un des brigands de Buonaparte ! répondit avec fougue la marquise.

— Si ça vous plaît de nous appeler brigands, je le veux bien reprit, Nock sans sourciller. Nous ne sommes cependant pas et nous n'avons jamais été — Dieu merci ! — des chevaliers comme monsieur votre ami. Eh bien ! madame, c'est le sous-lieutenant Delmas qui a tué en duel le colonel de Bernsdorff ; il l'a tué en plein soleil et à poitrine découverte ; car, en tombant, le Russe a troué cette brave poitrine. Qu'est-il arrivé alors ? Je vais vous le dire sans mystère :

Mademoiselle Antoinette de Lauzane se rendait au pavillon de chasse; elle rencontra Paul Delmas étendu sur le gazon, expirant entre son malheureux père et un chirurgien. Elle voulut faire porter le blessé au château, mais le baron, ayant appris qu'il était chez le marquis de Lauzane, refusa cette généreuse hospitalité. Il croyait, le digne soldat, il croyait avoir tué votre fils, il ne savait pas que la main d'un bandit avait frappé à mort le jeune homme qu'il avait seulement blessé. Il opposa à l'offre de mademoiselle de Lauzane un refus basé sur ses opinions politiques, et ce fut alors que conseillée par son ange de bonté,

mademoiselle de Lauzane imagina un touchant, un pieux mensonge... elle cacha sa grande naissance sous le nom des fermiers Boileau, dont elle se fit passer pour la fille, et Paul Delmas fût transporté au pavillon de chasse, où il resta trois semaines environ, soigné par le docteur Franck...

— Le docteur Franck ! s'écria le marquis, se rappelant les soins qu'il avait reçus de l'habile chirurgien.

— Oui, le docteur Franck, un petit

homme à lunettes, plus savant qu'il n'était gros, un ami de tous les pauvres vieux de la pauvre vieille. Hélas! Voilà donc que je n'ai plus rien à vous apprendre, continua Nock; car, au fait, le manége des amoureux, c'est toujours la même rangaine, à ce que je crois, dans tous les coins de l'univers. Louise Boileau s'est, comme de juste intéressée à son malade; puis elle l'a aimé... Ils se sont adorés, ces pauvres beaux enfants... et ce n'est vraiment pas leur faute si la foudre a éclaté sur leurs têtes. Vous êtes brusquement parti pour la Bretagne, monsieur le marquis avec votre fille; et Paul est parti pour l'île d'Elbe... Après

cela, le 20 mars est arrivé, Waterloo s'en est suivi... Paul n'avait pas la permission de venir se promener à Saint-Cloud ; il s'est battu comme son père, comme moi, comme nous tous, en lion, en vrai lion, et, après cette funèbre campagne, il s'est présenté au château de Lauzane pour y trouver qui et quoi ? sa Louise ? Ah ! bah ! sa Louise était devenue la comtesse de Verneil... Malheureux enfant ! il a failli en mourir ! Ce que j'ai dépensé de soins, de vigilance, de tendresse, moi qui ai fait serment à son père de veiller sur ses jours, je parlerais durant quatre heures que je ne vous en dirais pas la moitié ! Enfin, il a su à quoi

il devait attribuer son malheur ; il a su que mademoiselle de Lauzane, instruite du crime commis sur son frère et trompée sur l'auteur de ce crime, voyait en lui le fils d'un meurtrier et l'avait repoussé pour donner sa main, sur les instances de madame la marquise, au comte de Verneil. Alors il a pardonné à sa fiancée du pavillon Boileau, car il l'aime toujours, sachez le bien, mais il la fuit comme elle le fuit... Ne sont-ils pas dignes l'un de l'autre par la chasteté de leurs sentiments ? Eh bien ! monsieur le marquis, votre étonnement sera grand quand je vous dirai que c'est le chevalier de Cordouan lui-même qui a porté

la lumière dans l'esprit de mon pupille... Oui, monsieur de Cordouan a, je ne sais dans quelle intention, dévoilé au baron Delmas le secret de son abandon par mademoiselle Antoinette et le secret du mariage forcé de votre fille avec le comte de Verneil.

Le marquis de Lauzane, à qui s'adressait directement cette observation, n'y répondit pas. Il demeura impassible, le front penché, les mains jointes, le corps immobile. De temps à autre, il levait sur Nock, et reportait sur sa femme, des regards noyés dans une sombre tristesse ;

ses lèvres laissaient échapper de courtes exclamations, et il retombait dans un morne silence, qui eût effrayé son entourage si chacun des acteurs de cette scène émouvante n'eût pas été absorbé par la douleur ou la gravité de ses propres émotions.

— Voilà, certes, un beau roman ! dit enfin la marquise... Vous devez avoir beaucoup lu, monsieur Nock ?

— Moi, madame, je ne sais pas lire Veuillez faire appeler la comtesse de

Verneil; et que, sur l'image de ce Christ, elle démente mon récit.

— Vous jouez de bonheur, répondit madame de Lauzane; ma fille est pour plusieurs jours à Paris.

Un domestique entra, et annonça à voix haute que l'ancienne fermière, Mariette Boileau, demandait à voir monsieur le marquis.

— Oui, vite, bien vite! qu'elle entre!

s'écria M. de Lauzane d'une voix brisée, presque éteinte.

— Vous prophétisez, madame, reprit Nock ; car, en effet, je joue de bonheur... C'est le ciel qui m'envoie son témoignage.

La marquise pâlit devant cette mâle et loyale assurance, et lorsque Mariette entra dans la chambre, elle n'osa pas lever les yeux sur elle.

— Eh ben ! not'bon maître, dit Ma-

riette, voilà donc que vous gardez encore le fauteuil !... ça ne sera rien, n'est-ce pas ?

— Non... rien... Bonjour, mon enfant... Comment va Boileau ?

— Mais je viens chercher de ses nouvelles... Madame la marquise, je vous fais ma révérence ; ne m'en veuillez pas si je suis arrivée comme ça, sans avoir votre permission... Mon pauvre homme est parti hier sur le tard, de Salins... il devait être de retour dans la matinée

aujourd'hui, et j'ai appris par un de nos voisins qu'il s'était mis en route avec...

— Permettez, Mariette, interrompit le marquis, nous parlerons tout à l'heure de votre mari... Soyez sans inquiétude sur son compte ; il est avec ma fille. J'ai de graves questions à vous faire ; me promettez-vous d'y répondre avec franchise ?

— Mais certainement oui, monseigneur... Comme vous me dites ça d'un

ton chagrin!... Vous parlez, Dieu me pardonne! avec des larmes.

— Mariette, est-il vrai, reprit le marquis, que ma fille Antoinette ait fait transporter l'an dernier, au pavillon, un jeune homme blessé en duel dans le parc, et que, sous le nom de Louise Boileau, mademoiselle de Lauzane se soit oubliée au point d'aimer ce...

— Qui a dit ça? s'écria Mariette, devenant pourpre et tremblante de la tête

aux pieds... Qui a pu dire un si vilain mensonge ?

— Moi, répondit Nock d'une voix ferme, moi qui ne sais pas mentir.

— Monsieur, reprit Mariette, qui que vous soyez, vous êtes un méchant homme, et vous... avez fait une imposture.

M. de Lauzane se souleva pour la seconde fois sur les bras de son fauteuil,

puis, montrant d'une main la porte de la chambre, il proféra d'une voix palpitante ces deux mots :

— Calomniateur... sortez !

Et il resta dans cette position le bras tendu, le corps raidi, la tête vacillante, l'œil plein d'horreur et d'indignation.

— Sortez ! répéta la marquise... c'est le ciel qui vous chasse.

Simon frisonna. Regardant Nock avec

compassion, il se leva et vint à lui, comme pour l'enlever du siége où il demeurait immobile.

— Si j'étais un homme, répondit Nock, avec un calme effrayant, je pourrais m'émouvoir, me troubler et pleurer, ne fût-ce que de rage... Mais je suis un vieux mur, voyez-vous, un rocher que que la foudre frappe sans seulement l'ébranler. Oui, je sortirai, mais quand cette femme aura répété ce qu'elle vient de dire, et ce qu'elle a dit, j'en fais serment sur l'image de Dieu crucifié, c'est une lâcheté honteuse, abominable!...

Femme ! s'écria t-il d'une voix vibrante, et pendant que les muscles de sa face redoutable se contractaient avec l'énergie d'une sourde fureur, femme, ose lever la main avec moi, sur ce Christ, et que ton âme réponde de ta sincérité.

Nock enleva Mariette dans ses bras puissants, la plaça devant le crucifix et, lui tenant la main droite étendue, il reprit :

— Comment se nommait le jeune

homme à qui mademoiselle Antoinette de Lauzane a donné, l'an dernier, dans ta maison, sous tes yeux, une médaille de Marienthal et sa foi ?... Comment se nommait-il, ce blessé que tu as soigné de tes mains, en compagnie de Louise Boileau et du docteur Franck ?... Répond...

— Ciel ! murmura Mariette..... Je ne peux cependant pas mentir et me damner aux pieds du Seigneur !

— Comment se nommait-il ? répéta Nock.

— Paul Delmas ! Paul Delmas !... Ah ! miséricorde et pitié... je suis morte !

— Monsieur le marquis, reprit Nock avec un calme plein de majesté, on ne chasse pas comme un imposteur un soldat qui, par dix-sept blessures, a versé le plus pur de son sang pour la France... Ah ! croyez-le, c'est un honnête homme que le bonhomme Nock.

Le marquis était depuis quelque temps retombé sur son siége. Il y resta plongé dans une sorte d'insensibité. Quant à

madame de Lauzane, saisie de terreur et d'un tremblement nerveux, elle attacha sur Mariette Boileau le regard que la lionne terrassée jette aux ravisseurs de ses lionceaux. Elle suivait dans toute leur étendue les ravages causés dans sa famille par ce fléau vivant qui portait le nom d'un homme, et que le souffle de Satan pouvait seul animer. Elle commençait à croire aux terribles révélations de Nock. Le chevalier de Cordouan apparaissait à son imagination épouvantée sous la forme de ces monstres qui peuplent nos mauvais rêves. Et cependant, elle doutait encore. Plongée dans les ténèbres de sa raison trop longtemps

domptée par les artifices de Maurice, ce n'était qu'à la lueur de quelques éclairs sinistres qu'elle apercevait, dans toute sa laideur, le front foudroyé du maudit.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Pauvre Nock (*suite*).

Nock se montra sublime dans ce moment solennel. Sa nature, aussi loyale qu'énergique; son cœur, aussi tendre que brave; sa bonté, reflet constant de

l'ensemble de ses mâles vertus, lui inspirèrent l'un de ces beaux mouvements qui doivent toute leur noblesse à leur simplicité.

— Je vous demande pardon, dit-il avec un adorable oubli de l'outrage qui venait de lui être fait : j'aurais peut-être dû laisser au bon Dieu le soin de me justifier. Je vous vois abîmés de douleur, et je me repens du chagrin que vous avez à cause de moi... mais, *qu'est-ce que voulez-vous?* il fallait bien venger le baron Delmas... les pauvres morts se-

raient tant à plaindre s'ils ne laissaient pas quelques amis derrière eux !

Le marquis releva la tête, et, apercevant Mariette à ses genoux, il lui dit avec douceur et dignité :

— Vous avez fait une faute grave, madame, je ne vous en parlerai jamais. Je suis certain que vous avez péché sans intention mauvaise, et je vous absous. Je ne suis pas d'ailleurs en position de m'abandonner à la colère, à la rancune... Frappé au cœur, je dois songer

à marcher dans la voie que nous a tracée le Dieu qui est mort en nous enseignant le pardon des injures... Relevez-vous, madame.

— Oh ! monseigneur, ne m'appelez pas madame... ce mot-là m'écrase..... Si vous saviez comment tout est arrivé!...

— Je ne veux pas le savoir, Mariette. Si je le savais, je voudrais pouvoir l'oublier... Quant à vous, monsieur Nock, donnez-moi la main, et veuillez recevoir

mes excuses pour l'offense que je vous ai faite.

— Monsieur le marquis, répondit Nock en serrant doucement la main tremblante du vieillard, qui lui parut glacée, j'ai vengé la mémoire du plus vaillant des hommes, et que je meure si je ne venge pas, sur l'assassin de votre fils, le meilleur comme le plus malheureux des pères.

— Je vous remercie, dit monsieur de Lauzane, en secouant la tête avec chagrin. Permettez-moi de croire que vous

avez été, ainsi que ceux de qui vous tenez vos renseignements, trompé par de fatales apparences. Mon fils est mort pendant la nuit du 26 août 1813; son domestique prussien peut n'avoir vu qu'imparfaitement les faits qu'il a rapportés. Je suis gentilhomme, monsieur, et je dois à la noblesse de France de ne pas avoir une opinion sur le compte du chevalier de Cordouan avant de l'avoir entendu. Je déclare, cependant, qu'en présence de vos révélations, le nom de votre ancien chef ne m'inspire plus la même horreur.... Le baron Delmas a tué mon fils!... mais il ne l'a pas assassiné...

— Alors, monsieur le marquis, interrompit Simon, pourquoi donc qu'il a été accusé de ce crime, notre brave commandant? et pourquoi le chevalier s'est-il fait son accusateur, lui qui, mieux que personne, sait comment ce malheur est arrivé?

Monsieur de Lauzane se trouvait embarrassé pour répondre à cette double question, lorsque Mariette s'écria :

— Certainement que monsieur le chevalier connaît mieux que personne

toute cette affaire, puisqu'il en a été témoin.

— D'où savez-vous cela? demanda le marquis.

— Dam ! monsieur Maurice me l'a dit....

— Ah! il vous a dit cela ! interrompit à son tour le vieux Nock : — Et à quelle occasion vous a-t-il fait cette confidence? — Vous verrez que nous

finirons par nous retrouver dans cet enfer !

Mariette s'aperçut, un peu tard, qu'elle avait trop parlé; elle baissa les yeux et chiffonna la poche de son tablier.

— Vous avez entendu, lui dit le marquis, répondez franchement, je vous l'ordonne.

— C'est que j'ai promis le secret,

monseigneur, balbutia l'honnête fermière.

— J'ai le droit d'exiger, et j'ordonne, reprit monsieur de Lauzane.

— Au fait, c'est pour le bien tout ce que je vais vous raconter... Voilà donc ce que c'est.

Madame Boileau fit le récit de ce qui s'était passé au village de Salins entre elle et le chevalier de Cordouan. Mon-

sieur et madame de Lauzane se regardèrent avec effroi lorsqu'elle en vint à dire que Maxime de Verneil était poitrinaire. Les mensonges de Maurice étaient flagrants; mais dans quel but ce lourd échafaudage d'artifices? Là, se perdaient les conjectures de ces deux loyaux esprits qui, en dépit de toute évidence, ne pouvaient pas admettre comme possibles, les monstrueuses lâchetés prépares avec l'audace et la ruse d'un fils de Satan.

— Voilà qui est parfaitement clair! s'écria Nock... Votre gendre est poitri-

naire, on l'a dit à l'oreille de mon pupille et à l'oreille de cette bonne femme qui s'est naïvement laissé prendre aux paroles entortillées de l'assassin du comte de Lauzane, et a instruit ce brigand des premières amours de mademoiselle Antoinette... Donc, la mort de monsieur de Verneil est préparée... il ne s'en ira pas de la poitrine, mais il s'en ira et bientôt... Fer ou poison, qu'importe! votre fille sera veuve..... mon pupille disparaîtra, lui aussi... et le noble chevalier de Cordouan se présentera sans rival pour épouser la veuve de sa victime...

— Monsieur de Cordouan ne vous a

pas dit, demanda la marquise à Mariette, qu'il allait se marier?

— Lui! répliqua Mariette : ah ben! non, par exemple! il ne pensait qu'à mourir de chagrin, car, dans son idée, c'est le jeune Delmas qui devra épouser notre chère maîtresse.

— C'est étrange! reprit madame de Lauzane : le chevalier m'a confié qu'il était sur le point de faire un riche mariage.

— Je m'y perds et je frissonne... Oui, je m'y perds! répéta le marquis avec accablement. Eh quoi! imposteur, traître, meurtrier... et gentilhomme!... Non, non, il n'est pas un bandit vomi par le bagne qui puisse combiner tant de crimes... C'est impossible!... Le chevalier est innocent.

— Pauvre père! murmura Nock... il me fend le cœur.

— Moi, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, ajouta Simon; on me

planterait un couteau dans la poitrine qu'il n'en sortirait rien... J'ai froid dans les cheveux!

— Mais enfin, qu'êtes-vous venu faire ici, Mariette? demanda le marquis, sans trop savoir ce qu'il disait et sans s'écouter parler.

— Not'maître, Boileau m'a quittée hier, sur le tard; il devait revenir à Salins ce matin, de bonne heure, et je l'ai attendu... que je commençais à m'inquiéter, lorsque le papa Crespoul est venu

me voir pour me dire qu'il était étonné de ne plus entendre parler de ce monsieur qui voulait acheter son vieux château des Tourelles. Ce monsieur, c'est le chevalier de Cordouan ; vous savez ça. Et comme je lui répondais que Jean pourrait le renseigner à ce sujet, il me dit :

— Eh ben! quand reviendra-t-il, votre homme?

— Je l'attends à chaque minute, que je réponds.

— Vous l'attendez à chaque minute! qu'il reprend; mais il est diablement loin dans ce moment, le père Boileau !

— Où donc est-il ?

— Sur la route de Strasbourg.

— Qui vous a dit ça ?

— Mes yeux donc ! j'arrive d'Epernay, et au troisième relai de Châlons, j'ai ren-

contré votre mari dans une chaise de poste à laquelle on attelait quatre chevaux... Ça m'a bien étonné, tout de même... Cependant c'était lui ; il avait à sa gauche une belle dame que j'ai reconnue aussi, la comtesse de Verneil, la fille du bon marquis de Lauzane de Saint-Cloud, votre ancien maître à qui j'ai fourni des bois l'an dernier, pour la restauration du château...

— Ma fille... sur la route de Strasbourg ! avec Boileau ! interrompit M. de Lauzane... Bonté du ciel ! qu'est-ce que tout cela signifie ?...

— Je suis donc venue vous le demander, monsieur le marquis, reprit Mariette; car j'ai pensé que, pour faire voyager mon pauvre homme dans c'tte rude saison, fallait que vous eussiez des raisons bien pressantes.

— Madame la marquise, m'expliquerez-vous? demanda le vieillard.

— Oui, mon ami, oui... mais soyez fort et courageux..... Le malheur qui vous frappe est, hélas! plus terrible que vous ne sauriez penser.

— J'attends... parlez..... dussé-je en mourir, je veux tout savoir.

— Le comte de Verneil... oh! je ne veux pas avouer en public cette honte.

— « Pour monsieur le marquis, » dit en entrant le valet de chambre Joseph, et il présenta un plateau d'argent sur lequel il y avait une lettre.

— L'écriture de madame de Verneil...

Allons! soupira le marquis, veuillez lire cela pour moi, madame, ma vue est tellement troublée que je ne saurais déchiffrer une seule ligne.

— Ciel? s'écria madame de Lauzane après avoir vivement rompu le cachet et dévoré du regard une partie de la lettre.

— Encore! fit le marquis avec angoisse... Lisez donc tout haut, madame, lisez...

— Cette lettre, murmura madame de Lauzane, anéantie, tremblante, épouvantée ; cette lettre donne raison à ces messieurs... Nous avons été les dupes, les victimes d'un bandit.

— Mais lisez donc ! s'écria le marquis avec un effort dont la violence sembla devoir lui coûter la vie. — Lisez, madame, répéta-t-il d'une voix adoucie par l'excès même de la douleur.

« Mon cher vénéré père, commença

« madame de Lauzane, s'interrompant à
« chaque mot pour reprendre souffle
« et dévorer ses larmes, cette nuit,
« quand je vous ai quitté, j'avais la tête
« en feu. J'étais folle de honte et de dé-
« sespoir...

« Ce que j'ai écrit à ma bonne mère,
« je ne m'en souviens pas... Je sais seule-
« ment que je ne lui ai pas confié le se-
« cret de mon départ, de mon voyage. J'es-
« pérais tromper votre tendresse, et je
« m'aperçois que mes précautions ont fait
« un détour qui peut vous être funeste.

« Cette pensée me poursuit et m'épou-
« vante. Je viens donc me jeter à vos
« pieds pour vous dévoiler l'odieuse vé-
« rité. Je m'arrête à un relai, je vous
« écris ces lignes terribles, lisez-les avec
« un courage chrétien, et employez-
» vous, comme je le fais, à sauver des
« coupables plus malheureux que crimi-
« nels. M. de Verneil conspire contre Sa
« Majesté ; il est affilié à un complot bo-
« napartiste qui doit éclater le 30 de ce
« mois à Strasbourg... »

— Le comte de Verneil, conspirateur!

s'écria le marquis dont le noble visage se couvrit d'une effrayante pâleur.

— Continuez, madame, continuez, interrompit Nock... je sens ma cervelle qui cloche sous mon front!... Achevez, je vous en supplie.

« Je cours donc à Strasbourg où j'es-
« père arriver à temps... Mais ce com-
« plot abominable n'est sérieux que pour
« les infortunés qui s'y sont laissé pren-
« dre comme dans un piége... Ce com-

« plot, déjà dévoilé à la police, aux mi-
« nistres, au roi, est l'œuvre infâme
« d'un monstre qui a voulu asseoir sur
« la révélation de cette entreprise infer-
« nale, la base de son avenir politique;
« il est l'œuvre du chevalier de Cor-
« douan... Mon mari, dénoncé, jugé,
« condamné... mis à mort... ma main
« devient libre pour ce scélérat qui de-
« puis longtemps aspire à devenir votre
« gendre, et qui, si j'écoute mes pres-
« sentiments, a bien pu assassiner mon
« infortuné frère au château de Bibereg.
« Si ce misérable se présente chez vous,
« faites-le arrêter, prenez vos mesures.
« Le nom et le titre qu'il porte, il les a

« volés ; il se nomme Nicolle, c'est un
« galérien évadé du bagne de Toulon
« en 1805. »

— Ah ! mon Dieu ! murmura le marquis..

— « Il a trompé notre famille, nos
« amis et la noblesse du royaume. . il a
« entraîné à une perte assurée, sanglan-
« te, épouvantable, des hommes exaltés,
« mais honnêtes et vaillants, du parti
« bonapartiste... le général Bonnefond,
« le lieutenant Delmas — ce nom, vous

« ne tarderez pas à savoir pourquoi j'o-
« se l'écrire, — sont, avec mon mari,
« ses plus notables victimes. Pendant
« que je cours sur les traces de ces in-
« fortunés, allez vous jeter aux pieds
« du Roi... Allez vite, mon bon père...
« le temps presse ; l'échafaud sera bien-
« tôt dressé. »

— Vous avez bien lu le nom de Delmas? n'est-ce pas? demanda Nock en saisissant le bras de la marquise.

— Oui, il est écrit en toutes lettres.

— Viens, Simon, reprit le vieux soldat d'une voix déchirante et déchirée ; viens, j'ai besoin d'air... je me sens devenir fou... j'ai cependant bien ma raison, n'est-ce pas ?

— Certainement, mon ami.

— Tu ne vois rien d'effaré dans mes yeux, hein ? réponds.

— Rien.

— Alors partons !... Mon Dieu, faites que je ne la perde pas, cette pauvre tête, dont j'ai tant besoin !

Et Nock entraîna Simon sans ajouter un mot, sans saluer, sans même regarder les malheureux qu'il laissait plongés dans un muet désespoir.

— Comment donc est-ce qu'on s'y prend pour pleurer ? s'écria l'excellent homme lorsqu'il fut descendu dans la cour du château.

Simon regarda son camarade avec une pitié désolée; puis, essuyant du revers de sa main deux larmes qui sillonnaient ses joues, il répondit :

— Nock, mon pauvre Nock, je ne sais pas !... les vieux requins comme nous, vois-tu ? ça vous a des yeux et des cœurs coriaces, ça ne pleure pas... aisément du moins... mais qu'est-ce que j'ai donc? qu'est-ce que j'ai donc! mon pauvre Nock!

La marquise allait reprendre sa lectu-

re, lorsqu'un cri de Mariette l'en détourna.

M. de Lauzane venait de jeter un long soupir. Sa tête était renversée sur le dossier de son fauteuil; ses yeux avaient la fixité de la mort; une sueur glacée inondait son front.

— Au secours! au secours! s'était écriée la fermière... Il se meurt!... il se meurt!

Madame de Lauzane tomba aux genoux

du vieillard pendant que Mariette, se précipitant hors de la chambre avec l'égarement d'une folle, appelait à son aide toute la livrée.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

Le camarade de lit.

Nock et Simon remontèrent dans leur voiture ; et, stimulant le cocher, ils roulèrent vers Paris avec une rapidité digne

de rétablir la réputation plus que compromise des chevaux de fiacre en général.

Après un long silence, Simon se hasarda à prendre la parole.

— Maintenant qu'allons-nous faire? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien ; mais je cherche, dit Nock, et pour sûr je trouverai.

— On m'aurait offert de me rendre mon bras gauche, reprit le manchot, pour inventer une histoire pareille à celle de ce Cordouan, de ce Nicolle, de ce brigand de chevalier voleur et assassin, que j'y aurais renoncé... parole d'honneur ; aussi c'est par trop fort !

Nock ne répondit pas.

— Heureusement que nous allons le mettre à l'ombre, cet échappé de Toulon... car c'est après lui que nous courons, hein ?

— Pas si bête! s'écria Nock. Si je le rencontrais, je serais capable de me fâcher... je l'étranglerais net... Pas de ça... je veux le conserver vivant et tout entier... Mon pauvre Simon, tu manques complétement d'imagination, tu n'as pas pour deux liards de raisonnement... tu es fin comme Gribouille.

— Ça c'est vrai que je me perds tout de suite dans ces sortes d'histoires où il y a plus d'abominations que de paroles... Mais, c'est égal, compte sur moi... à la vie à la mort; je te servirai, mon bonhomme.

Le fiacre atteignit la place Louis XV, et comme il allait tourner le pont du palais Bourbon, Nock s'était mis à la portière, vit un homme qui courait à lui en criant :

— *Hé! arrêdez! arrêdez!.,. gôger? gôger! monsir.*

— C'est Friedrich, dit le vieux soldat. Comment se trouve-t-il ici?... Arrète-toi, cocher.

Le cocher obéit, et Friedrich arriva tout essoufflé :

— *Monsir ponhomme Nock,* dit-il, *bermeddez-moi te monder tans fodre foidire, j'afre ein bidide chosse à fus ragonder... Mein gott! je bifais bas barler...*

— Monte vite et assieds-toi !... Bien ! Maintenant, cocher, en route... rue de Vaugirard, 89, et tape tes rosses..... Du nerf, l'ancien, du nerf.

— *Non, monsir* s'écria Friedrich, *nix vouedder les chevaux... vaides marger au dud bidid bas, gômme bir ein enderremend, et zurdud n'allez bas chez fus, rie te Fauchirart...*

— Et pourquoi cela?

— *Barce gue nôtre maisson, il être vermée..... Ah! mein gott! si fus safiez!... gôger, mon âmi, allez au bas, dud troid defant fus. Monsir ponhomme Nock*, reprit Friedrich, lorsque la voiture recommença de rouler, *c'êdre le pon tié qui m'a vaid fus rangondrer. . mon-*

tâme Kieffer, elle monde le vaction tans la rie te Fauchirart, bir foir si fus n'arrifez bas; moi, che me suis dudé que fus afiez édé au jâteau te Laussane, pir y gerger le chifalier ti Gortouan... Ah! mein gott! le pon tié il m'a pieu insbiré... Si che fus afais mangué, fus ediez berdi !

— Perdu ! et pourquoi cela ? que s'est-il donc passé à la maison.

— *Drois haires abrès fotre tébard, il èdre feni à la maisson ein krant goguin te monsir,*

afeg des lineddes noires, afeg guadres chentarmes et ein timi dussaine te vandazins... afeg les visils à payonneddes.

— Eh bien !

— *Ces monsirs, ils ond temanté abrès fus; ils ond gergé bardud, chisque tans le gâfe... ils ond fillé tans les armoires et les gômmôtes; ils ond tégiré le dâpleau qui est tans fotre jampre, le dâpleau de la vamille royale, et ils ond drivé terrière le bordraid ti roi fotre groix t'honnir, fotre gogarte drigolore et fotre aicle de Fader loo...*

— Après? demanda Nock sans se troubler.

— Tonnerre! s'écria Simon, tu es flambé, mon pauvre vieux, flambé net... faut filer dru!...

— *Abrès ça,* continua Friedrich, *le monsir à lineddes, il a gonvisgué dud te même le dapleau afeg dud ce qui edaid gagé terrière... Alors, il êsdre tescenti tans le sâlle ti gomdoir, et il a gomdé dud l'archend qui édaid tans les diroirs. Montâme Kieffer, elle afre grié, elle*

afre bléré... et moi auzi, ch'affre bléré!... Mais le monsir il afre abelé montâme Kiffer eine fâme griminelle, et moi ein chagopin! Gu'est-ce que c'est ein chagopin?

— Jacobin! animal! répondit Simon, qu'est que ça te fait? marche toujours.

— *Abrès ça, le monsir il afre vait tégroger l'enseigne qui étaid à la borde te la maisson.*

— Bon! qu'est-ce qu'elle leur a fait,

cette enseigne, pour la décrocher ? demanda Simon.

— *Il afre tid que c'étaid la garigadire ti roi... que c'étaid apominaple te garigadirer le roi gômme ça... que le roi il édaid un pel hôme, afeg ein pon et choli fisache, et que l'enseigne elle afre l'air d'un groguemidaine... et les chentarmes ils ont gonvisqué monsir ponhomme Nock! Abres ça, ils ont vermé le maisson; moi, ch'ai guri bir gerger fus, monsir, et fus tire te fus en aller pien loin...*

— Merci, Friedrich, tu es un brave

garçon, dit Nock ; et si le bon Dieu ne m'abandonne pas, j'aurai soin de toi. Les affaires s'embrouillent terriblement! continua-t-il, s'adressant à Simon ; je ne sais trop où je pourrai me loger pour échapper pendant quelques jours au moins aux recherches de la police...

— Chez moi donc, interrompit Simon.

— Pauvre vieux ! tu ne sais pas qu'en me cachant, tu deviens mon complice ?

— Complice de quoi ?

— Le Nicolle m'a vendu comme il a vendu les autres. Me voilà de sa fameuse conspiration et destiné à la place de Grève où la plaine de Grenelle. Si l'on me trouve chez toi, tu seras jugé, condamné, fusillé, guillotiné... que sais-je?

— Eh bien! riposta Simon avec une éloquente bonhomie : douze balles dans la poitrine ou une chiquenaude sur le cou, ça vaut-il la peine d'avoir peur?

— Ah! tu es toujours bien l'homme d'Eylau...

— Avec un bras de moins; c'est pas la peine de marchander... Donc, tu viens chez moi ?

— Oui, mais à la nuit, car il faut être prudent... Toi, Friedrich, tu te logeras où tu pourras, et tu te trouveras à neuf heures, tous les soirs, jusqu'à nouvel ordre, devant le numéro 40 de la rue Mazarine... Répète-moi ça pour ne pas l'oublier.

—*Ya, monsir, che me driferai duds les soirs*

à nev haires, defant le niméro guarande te la rie Mazarine.

— As-tu un peu d'argent?

— *Ui, ch'ai ein fingdaine te vrancs...*

— Bon! alors quitte-nous ici, et sans chercher à te déguiser ou à cacher ton nom, ne parais plus rue de Vaugirard... Donne la consigne à madame Kief-

fer. Si on t'arrête, il est bien compris que tu ne sauras pas ce que je suis devenu...

— *Oh! mein gott! on bileraid mon dêde tans ein mordier gu'on m'en direraid bas ein bidid mod.*

— Adieu... embrasse-moi.

— *Ah! monsir, gôme fus êdes pon!*

— Oui, le bonhomme Noch! Ça me

sert joliment! Mais *qu'est-ce que voulez-vous?* on en a bien fait d'autres au fils du bon Dieu, et il s'en est tiré tout de même, et à lui seul encore!

Friedrich fit arrêter le fiacre, et quitta Nock la larme à l'œil, le cœur gros. A quelques minutes de là, Nock et Simon descendirent de voiture à leur tour.

Nock donna quarante francs au cocher, qui le remercia d'un grand coup

de chapeau, et, prenant le bras de Simon, il chemina silencieusement de rues en ruelles, attendant que la nuit fût venue pour aborder le logis de son hôte.

Simon usa de grandes précautions pour faire franchir à son ami la porte vitrée du concierge. Il entra résolument dans la loge du père Chifflard, et se plaça de manière à masquer le passage. Pendant qu'il demandait si le chevalier de Cordouan était rentré, Nock se glissa jusqu'à l'escalier de l'honnête tailleur, où il fut bientôt rejoint.

— A la guerre comme à la guerre, hein? dit Simon à son camarade en le faisant asseoir entre sa femme et son fils qui, tous deux, ouvraient de grands yeux étonnés. Dam! tu ne seras pas ici comme dans ta brasserie; tu ne nageras pas dans les délices de *Corfou;* tu ne mangeras ni porc-frais ni choucroûte; tu ne boiras ni bourgogne, ni choppes, ni canettes; mais tu ne trouveras pas de Cordouan dans ta paillasse; voilà qui est sûr... Femme, nous allons souper, n'est-ce pas? Nous avons bien fait un festin de Balthazar chez le bonhomme Nock, ce matin, mais il n'en faut plus parler.

— Je n'ai pas faim, interrompit Nock..

— Histoire, tout ça!... Le chagrin, ça peut être bon à je ne sais quoi, mais ça ne nourrit pas un homme... Moi, j'ai ton déjeûner aux talons... Aussi, madame Anastasie Simon, veuillez vous distinguer... Faisons fête à notre hôte, raison de plus qu'il est dans le malheur et nous de même, par conséquent...

Le manchot prononça cette phrase

filandreuse avec l'emphase qu'il prenait dans ses moments de bonne humeur. Il voulait à tout prix égayer Nock, le distraire, et il eût prolongé son discours, si madame Anastasie Simon ne l'eut pas arrêté d'un regard aussi inquiet que piteux...

— Ah! bigre de bigre! s'écria-t-il après avoir compris un signe de sa femme... Ah! coquin de sort!

— Que t'arrive-t-il? demanda Nock.

— Rien.

— Comment, rien?

— Absolument rien.

— Alors, pourquoi que tu es pâle comme une noisette ?

— Moi! j'ai le feu au visage.

Simon fit, à la dérobée, un nouveau

geste que Nock surprit. Ce geste, expression familière et télégraphique d'une ruine absolue, voulait dire : « Rien dans les mains, rien dans les poches ! »

— Ah ! ah ! s'écria Nock, il paraît que nous ne sommes pas riches...

— Riches en argent, non, répliqua vivement le brave tailleur d'habits ; mais nous avons des valeurs...

— Elles sont belles, tes valeurs ! in-

terrompit Nock, devenu tout à coup plus gêné, plus sombre, et promenant un triste regard autour de lui..... Puis il ajouta : Tu vas me chanter peut-être que tu as des meubles, de l'argenterie, de la porcelaine, des cristaux... As-tu fini de faire des embarras!... Dis-moi, carrément, que tu n'as pas le sou.

— On n'est pas Crésus, mais on a du crédit, s'écria le manchot, dont le visage passa brusquement du pâle tendre au rouge vif.

Madame Simon toussa, comme si le

généreux mensonge de son mari l'eût, incontinent, pris à la gorge.

— Nous avons de crédit, répéta l'ex-trompette, et la preuve, Nock, mon bonhomme, la voici: Faut te dire, d'abord, qu'Anastasie, Paul et moi nous ne comptions pas hier, en nous couchant, nous endormir ici c'tte nuit. Le lieutenant Delmas avait ordonné, en quelque sorte notre déménagement; nous devions vivre avec toi, près de lui. C'tte bonne nouvelle nous a grisés, et nous avons fait une noce du diable hier au soir, Anastasie, Paul et moi..... Anastasie

avait comme une idée de l'avenir, car elle n'en voulait pas de c'tte noce.

— Aussi, c'est-il raisonnable ! manger tout en un repas ! interrompit la bonne femme.

— Manger tout! s'écria Nock : Combien donc ?

— Six francs onze sols, répondit le petit Paul avec une naïveté triomphante.

— Donc, nous avons tout croqué, tout fricassé, tout bazardé, reprit Simon : je m'arracherais les cheveux, qu'il ne me pousserait pas pour ça des napoléons sur la boule... *Qu'est-ce que voulez-vous?* comme tu dis... Tu es mon hôte, tu es mon ami, tu me prêteras de quoi te faire souper...

Nock fouilla dans ses poches et jeta six francs en menue monnaie sur la table.

— Voilà toute ma fortune, dit-il. Là-

dessus, il faudra vivre à quatre pendant plusieurs jours, et trouver un millier de francs pour mes projets.

— Mille francs! en v'là une multiplication superbe et impossible! s'écria Simon.

— Qui sait? observa tout haut Anastasie, notre Seigneur a bien multiplié les pains et les poissons..... Allons! messieurs, je mène le ménage. Asseyez-vous, causez, je descends, je remonte, et, dans

une demi-heure, le souper sera dans les assiettes.

— Avant tout, femme, écoute, et toi aussi Flambard, dit Simon à son fils : Arrive à la botte. — Vous voyez mon ami Nock, n'est-ce pas ? vous le connaissez. Eh bien ! c'est convenu que pour tous les trésors qu'il y a sur terre et dessous, vous ne l'avez pas vu, vous ne le connaissezpas. Si on vous parle de lui, ce sera censément comme si on vous parlait de Sa Majesté le roi des Turcs... et le lieutenant Delmas, et le père Cogne *itou*, inconnus !...... C'est dit,

c'est compris ; il y va de ma propre vie à moi. Maintenant, femme à ta casserole, et toi, moutard, va me dévider mes écheveaux, et puis à nous deux, Nock, honore-moi de ta confiance... Quels sont tes projets?

Après une longue causerie, après un repas solide malgré son humilité, il fallut songer à passer la nuit tant bien que mal. Le petit Paul avait sa couchette d'un côté du paravent qui le séparait du lit de son père et de sa mère. L'embarras était d'installer Nock.

— Je m'allongerai sur la grande table, dit le bonhomme, et j'y serai toujours mieux qu'en Russie.

— Allons donc ! s'écria le manchot, je vas t'arranger ça, moi : Madame Simon, prênez le grand matelas pour vous et paul, Nock et moi nous coucherons ensemble sur la paillasse... camarades de lit, quoi ! comme à l'époque, tu ne te souviens donc pas du 14 pluviôse an III, à Metz ?

— Oui, oui, je m'en souviens, inter-

rompit Nock avec attendrissement..... nous étions conscrits du même jour, et nous fûmes camarades de lit en arrivant au dépôt... Brave Simon, toujours le même...

— Rien de changé... Un bras de moins, riposta le tailleur qui avait, pour ce mot, une prédilection toute particulière : après ça tu y gagneras ; je tiendrai moins de place du côté gauche, ajouta-t-il en riant.

Nock eut peine à s'endormir. Sa pauvre

tête roulait du feu, selon son énergique expression. Mais, s'il s'endormit tard, son sommeil se prolongea fort heureusement pour le repos de ses fatigues morales. En s'éveillant, il chercha Simon, qui avait déjà décampé ; puis il entendit chuchoter derrière le paravent, et reconnut que le manchot et sa femme causaient à demi-mots. Il entendit même Simon dire à sa femme :

— C'est drôle que nous nous soyons rencontrés si justes... Faut croire que les bonnes consciences naviguent toutes

dans les mêmes eaux... ça portera bonheur au petit... Et je *vas-t-y* lui rire au nez, à notre cher bonhomme!

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU NEUVIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

Melun. — Imprimerie de DESRUES et Cie.

